

ORPHEUS

HISTOIRE GÉNÉRALE DES RELIGIONS

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

- Manuel de Philologie classique*, 2 vol., 1883-1881.
- Traité d'épigraphie grecque*, 1885.
- Grammaire latine*, 1886.
- La Colonne Trajane*, 1886.
- Conseils aux voyageurs archéologues*, 1886.
- Catalogue sommaire du Musée de Saint-Germain*, 1887 (3^e éd., 1899).
- E. POTTIER et S. REINACH, *La nécropole de Myrina*, 2 vol., 1887.
- Atlas de la province romaine d'Afrique*, 1888.
- Voyage archéologique de Le Bas en Grèce et en Asie Mineure*, 1888.
- Esquisses archéologiques*, 1888.
- Époque des alluvions et des cavernes*, 1889.
- Minerva*, 1889 (8^e éd., 1919).
- Les Gaulois dans l'art antique*, 1889.
- L'Histoire du travail en Gaule*, 1890.
- Peintures de vases antiques*, 1891.
- KONDAKOF, TOLSTOI, S. REINACH, *Antiquités de la Russie méridionale*, 1891.
- Chroniques d'Orient*, 2 vol., 1891, 1896.
- Antiquités du Bosphore cimmérien*, 1892.
- L'origine des Aryens*, 1892.
- A. BERTRAND et S. REINACH, *Les Celtes*, 1894.
- Bronzes figurés de la Gaule romaine*, 1894.
- O. MONTELIUS et S. REINACH, *Les temps préhistoriques en Suède*, 1895.
- Epona, la déesse des chevaux*, 1895.
- Pierres gravées*, 1895.
- La sculpture en Europe avant les influences gréco-romaines*, 1896.
- Répertoire de la statuaire grecque et romaine*, 5 vol., 1897-1924.
- Répertoire des vases grecs et étrusques*, 2 vol., 1899-1900. (2^e éd., 1924).
- Guide illustré du Musée de Saint-Germain*, 1899 (4^e éd., 1922).
- H. C. LEA, *Histoire de l'Inquisition*, trad. par S. REINACH, 3 vol., 1900-1902.
- La représentation du galop*, 1901.
- L'Album de Pierre Jacques*, 1902.
- Recueil de têtes antiques*, 1903.
- Cultes, mythes et religions*, 5 vol., 1905-1923 (3^e éd., 1922).
- Le Musée chrétien de Saint-Germain*, 1903.
- Un manuscrit de la bibliothèque de Philippe le Bon*, 1904.
- Tableaux inédits ou peu connus*, 1906.
- Album des moulages et modèles en vente à Saint-Germain*, 1908.
- Apollo, histoire générale des arts*, 1904 (13^e éd., 1927).
- Répertoire des peintures antérieures à la fin de la Renaissance*, 6 vol., 1905-1923.
- Répertoire de reliefs grecs et romains*, 3 vol., 1909-1912.
- Répertoire de l'art quaternaire*, 1913.
- Chronologie de la Guerre*, 10 vol., 1915-1919.
- Voix américaines*, 4 vol., 1915-1916.
- Catalogue illustré du Musée des Antiquités nationales*, 2 vol., 1917-1921.
- Répertoire de peintures grecques et romaines*, 1922.
- A short history of Christianity*, 1922.
- Lettres à Zoé sur l'histoire des philosophies*, 3 vol., 1926.



La Connaissance des choses divines

Fresque de Raphaël au Vatican

(Cliché Anderson)

SALOMON REINACH

ORPHEUS

HISTOIRE
GÉNÉRALE
DES
RELIGIONS



Veniet felicior aetas.
(LUCAIN, VIII, 869.)

38^e MILLE

NOUVELLE ÉDITION REVUE ET AUGMENTÉE

LIBRAIRIE D'ÉDUCATION NATIONALE

ADMINISTRATEUR : LÉON FOURNIER

9, RUE HAUTEFEUILLE, 9

PARIS

1928

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

*Cinquante exemplaires numérotés à la presse
sur papier de Hollande.*

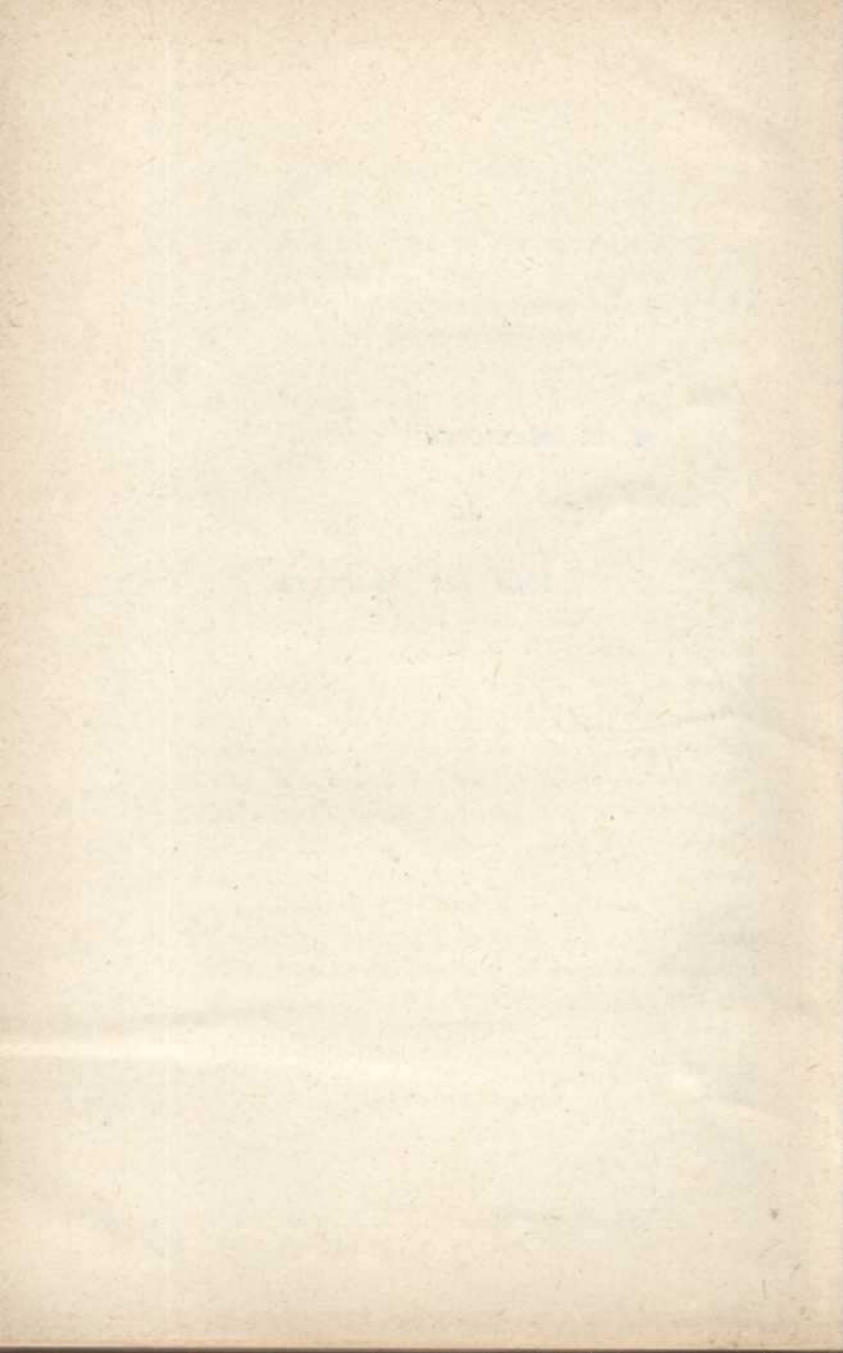
Tous droits de reproduction et de traduction réservés
pour tous pays.

Published Paris, February 27th 1909, privilege of copyright
in the United States reserved under the Act approved March 3, 1905
by SALOMON REINACH.

A la Mémoire

de

tous les Martyrs



PRÉFACE

Pourquoi le nom d'Orpheus, « le premier chantre du monde », comme disait Le franc de Pompignan, figure-t-il en tête de cet ouvrage? C'est qu'il ne fut pas seulement « le premier chantre », bien que les Grecs connussent de lui des poèmes qu'ils croyaient fort antérieurs à ceux d'Homère. Orpheus était, aux yeux des anciens, le « théologien » par excellence, l'instituteur des mystères qui assuraient le salut des hommes et, chose essentielle, l'interprète des dieux. Horace le désigne ainsi : Sacer interpresque deorum. C'est lui qui révéla aux Thraces d'abord, puis aux autres Grecs ce qu'il faut savoir des choses divines. Bien entendu, il n'a jamais existé, mais peu importe; l'orphisme a existé et, suivant la juste expression de Jules Girard, ce fut le fait le plus intéressant de l'histoire religieuse de la Grèce. Ce fut même quelque chose de plus et de mieux.

Non seulement, en effet, l'orphisme a pénétré profondément la littérature, la philosophie et l'art du monde antique, mais il leur a survécu. L'image d'Orphée, charmant les animaux aux sons de sa lyre, est le seul motif

mythologique qui paraisse plusieurs fois dans les peintures des catacombes chrétiennes. Les Pères de l'Église se sont persuadé qu'Orphée avait été l'élève de Moïse; ils ont vu en lui une « figure », ou plutôt une « préfiguration » de Jésus, parce que lui aussi, venu pour enseigner les hommes, avait été à la fois leur bienfaiteur et leur victime. Un empereur plaça la statue d'Orphée dans son lairair, à côté de celle du Messie chrétien. C'est qu'entre l'orphisme et le christianisme il y avait des analogies si évidentes, si précises même qu'on ne pouvait les attribuer au hasard; on supposa une ancienne communauté d'inspiration.

La critique moderne cherche l'explication de ces ressemblances ailleurs que dans l'hypothèse aventureuse d'une intimité entre Moïse et Orphée. Elle reconnaît, d'ailleurs, que l'orphisme n'a pas seulement des traits communs avec le judaïsme et le christianisme, mais avec d'autres religions plus lointaines, comme le buddhisme, et même avec les croyances tout à fait primitives de sauvages actuels. Si l'on trouve, en y regardant de près, un peu d'orphisme dans toutes les religions, c'est que l'orphisme a mis en œuvre des éléments qui leur sont communs à toutes, puisés au tréfond de la nature humaine et nourris de ses plus chères illusions.

Un petit livre qui prétend résumer les religions et leur histoire ne saurait invoquer de meilleur patron qu'Orphée, ce fils d'Apollon et d'une Muse, poète, musicien, théologien, mystagogue et interprète autorisé des dieux.

Après avoir motivé mon titre, quelques mots suffiront pour indiquer la méthode que j'ai suivie.

Il existe deux savants manuels de l'histoire des religions, dus à Conrad von Orelli et à Chantepie de la Saussaye. L'un et l'autre de ces grands ouvrages, dont le second a été traduit en français, laissent de côté le christianisme. Pour connaître l'histoire des religions chrétiennes, il faut recourir à d'autres livres, la plupart très volumineux et remplis de détails sur les controverses et les sectes qui intéressent seulement les érudits.

Je ne comprends pas qu'on fasse au christianisme une place à part. Il compte moins de fidèles que le bouddhisme; il est moins ancien que lui. L'isoler ainsi peut convenir à des apologistes, non à des historiens. Or, c'est en historien que je m'occupe des religions. J'y vois des produits infiniment curieux de l'imagination des hommes et de leur raison encore dans l'enfance; c'est à ce titre qu'elles méritent notre attention. Elles ne nous intéressent pas toutes également, car celles qui ont occupé la plus grande place dans l'histoire sont naturellement les plus dignes d'être étudiées; et c'est pourquoi, dans ce modeste volume, j'ai insisté sur le judaïsme et sur le christianisme plus que sur les religions de l'Assyrie, de l'Égypte et de la Chine. Ce n'est pas ma faute si l'histoire du christianisme se confond un peu, depuis deux mille ans, avec l'histoire universelle et si, en esquisant celle-là, j'ai été amené, dans une certaine mesure, à raconter brièvement celle-ci.

La plus lisible, la plus spirituelle, la moins pédante des histoires générales,—je ne dis pas la plus exacte ni la plus complète,—est l'ensemble formé par l'Essai sur les Mœurs de Voltaire, suivi de son Siècle de Louis XIV et de son Siècle de Louis XV. Je ne partage

pas les idées de Voltaire sur les religions; mais j'admire, comme il convient, son incomparable talent de narrateur. Exposant les mêmes faits après lui, je ne pouvais que les exposer plus mal. Aussi lui ai-je fait beaucoup d'emprunts textuels (entre guillemets, s'entend). Ceux qui m'accuseront d'avoir découpé mon livre dans Voltaire prouveront qu'ils n'ont lu ni Voltaire ni mon livre; mais je ne me fâcherai pas de si peu.

Comme j'ai la prétention et l'espoir de trouver autant de lectrices que de lecteurs, je me suis imposé une certaine réserve, surtout dans l'exposé des anciennes religions orientales. J'affirme aux mamans qu'elles peuvent donner ce livre à leurs filles, pour peu que la lumière de l'histoire ne les effraie pas. Les sacrifices que j'ai dû faire ne sont pas, à tout prendre, bien regrettables; mais si la bienveillance du public répond à mes efforts, je ferai paraître quelque jour une édition plus complète — pour les mamans.

Je prie qu'on ne me soupçonne pas de badiner sur des choses sérieux. Je sens profondément la responsabilité morale que j'assume en présentant pour la première fois un tableau d'ensemble des religions, considérées comme des phénomènes naturels et non autrement. Je le fais parce que je crois que les temps sont révolus et que, sur ce domaine comme sur tous les autres, la raison laïque doit revendiquer ses droits. Je me suis efforcé de ne blesser aucune conscience; mais j'ai dit ce que je crois être la vérité et l'ai dit avec l'accent de la vérité. Je ne pense pas que la persécution des Bacchantes par le sénat romain, que celle du christianisme naissant par les empereurs, que les fureurs de l'Inquisition, que la

Saint-Barthélemy et les dragonnades doivent être relatées avec froideur, comme des épisodes insignifiants de l'histoire. J'exècre ces meurtres juridiques, fruits maudits de l'esprit d'oppression et du fanatisme; je l'ai laissé voir. Il existe encore des enragés qui glorifient ces crimes et voudraient qu'on en continuât la série (1); s'ils disent du mal de mon livre, ils lui feront honneur.

SALOMON REINACH.

(1) On lit dans la *Théologie de Clermont*, compilation habile rééditée avec approbations épiscopales en 1904 : « L'Église a reçu de Dieu le pouvoir de réprimer ceux qui s'écartent de la vérité, non seulement par des peines spirituelles, mais encore par des peines corporelles. » (T. I, p. 401.) Ces peines sont la prison, la flagellation, la mutilation, la mort (p. 403-404). Dans plusieurs conférences, tenues à Paris après 1900, on a crié : « Vive la Saint-Barthélemy ! » et M. V... a dit encore, le 9 février 1906 : « La Saint-Barthélemy fut une nuit splendide pour l'Église et la patrie ! » La civilisation moderne ne doit pas s'alarmer de ces survivances; mais elle n'a pas le droit de les ignorer.

AVERTISSEMENT

Cette nouvelle édition a été corrigée avec grand soin, beaucoup de lecteurs compétents m'y ont aidé.

La critique, en faisant bon accueil à mon livre, a parfois regretté de n'y point trouver ce que je n'avais ni l'intention ni le devoir d'y mettre : une suite d'études sur l'évolution du sentiment religieux. J'ai indiqué ce que je crois être les principes communs de toutes les religions à leur origine et j'ai essayé d'en retracer brièvement l'histoire ; mais comment aurais-je pu, en quelques pages, exposer la religion complexe de Platon, celle de Spinoza, de Pascal et de Lamennais ?

Il me semble, d'ailleurs, que tout sentiment religieux, tout mysticisme, quoi qu'y ajoutent la philosophie et la littérature, révèle, à l'analyse, la présence des facteurs que j'ai mis en lumière dans l'INTRODUCTION : l'animisme, les scrupules et la magie. Si la magie est la science non encore laïcisée, il n'est pas étonnant que la religion ait longtemps paru promettre aux hommes ce que la science leur fait espérer plus timidement aujourd'hui : « un idéal de société bonne et de conscience satisfaite », suivant l'expression de l'abbé Loisy dans sa leçon d'ouverture au Collège de France (3 mai 1909).

Mai 1914.

S. R.

J'ai fait au texte de ce livre des modifications et des additions considérables, tenant compte des événements de 1914 à 1927. La bibliographie a été énergiquement modernisée.

Janvier 1928.

S. R.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE. VII

INTRODUCTION

I. Origine des Religions

DÉFINITIONS ET PHÉNOMÈNES GÉNÉRAUX

Religion et mythologie.—Étymologie du mot religion.—La religion est un ensemble de scrupules, c'est-à-dire de *tabous*.—Exemples de *tabous*.—L'animisme.—Survivances poétiques de l'animisme.—Théorie de la révélation primitive.—Théorie de l'imposture.—Idées fausses du XVIII^e siècle.—Le fétichisme.—Idées justes de Fontenelle.—Le totémisme, hypertrophie de l'instinct social.—Le culte des plantes et des animaux; les métamorphoses.—Les ours de Berne.—Le totémisme et les fables.—Domestication des animaux.—Le sacrifice du *totem*.—Prohibitions alimentaires.—Le sabbat.—Le *maigre*.—Le sacerdoce codifié et restreint les *tabous*.—Laïcisation progressive de l'humanité.—La magie et la science.—Les religions sont la vie même des sociétés primitives.—Explication des régressions apparentes.—Avenir des religions; nécessité d'en étudier l'histoire. I

BIBLIOGRAPHIE 37

CHAPITRE PREMIER

Égyptiens, Babyloniens, Syriens

I. Complexité des phénomènes religieux en Égypte.—Traits essentiels de l'évolution religieuse.—Expansion des cultes égyptiens.—L'animisme.—Croyance à la vie future.—La magie.—Le totémisme.—Rôle religieux du Pharaon:

les prêtres et le rituel.—Mythe d'Osiris.—Cosmogonie égyptienne.

II. Babylonie et Assyrie.—Code d'Hammurabi.—Dieux babyloniens.—Animisme.—Cosmogonie : le déluge.—Le dieu Thamuz.—Légendes d'Ishtar et de Gilgamesh.—Rituel, psaumes et incantations.—Divination.—Calendrier.—Croyance à la vie future.—Astrologie et astronomie.—Influence durable des idées babyloniennes.

III. Antiquité de la civilisation phénicienne.—Dieux et déesses.—Culte des animaux, des arbres, des pierres.—Baal, Melkart, Eshmun.—Adonis et le sanglier.—Sacrifices.—Idées sur la vie future et sur la création.—Cultes syriens.—Atergatis, le poisson et la colombe.—Les cultes syriens à Rome.—Stèle de Mésa. 39

BIBLIOGRAPHIE. 65

CHAPITRE II

Aryas, Indous, Perses

I. Les Aryas et les langues aryennes.—Diffusion du type physique européen.—Dieux indous et perses.—Histoire de l'Inde.—Animisme et totémisme.—Migration des âmes et ascétisme.—Culte des morts.—Cosmogonies : le déluge.—Les Védas.—Le sacrifice védique.—Les dieux védiques.—Le rituel.—Les Brahmanes et les Brahmanas.—Les Upanishads.—Les lois de Manu.—Systèmes philosophiques.—Le jaïnisme et le buddhisme.—Vie du Buddha.—Les livres buddhiques.—Le *nirvâna*.—Buddhisme et christianisme.—Le roi Açoka.—Conquêtes du buddhisme en Asie.—Le lamaïsme.—L'indouisme : Siva et Vishnu.—Réformateurs en Inde : les Sikhs.—Avenir des religions de l'Inde.

II. Unité indo-iranienne.—Perses et Mèdes.—Le Zend-avesta.—Zoroastre.—Les Mages.—Animisme ; culte des animaux et des plantes.—Conflit du bien et du mal.—Souci de la pureté rituelle.—Croyance à la vie future : la pesée des âmes.—Culte du feu.—Caractères du mazdéisme.—Mithra et la diffusion du mithraïsme dans l'Empire romain.—Analogies avec le christianisme.—Le manichéisme.—Les Mandéens. 67

BIBLIOGRAPHIE. 108

CHAPITRE III

Les Grecs et les Romains

I. Mythes et rites.—Religions égéenne et mycénienne.—La Crète.—Invasion des Doriens.—L'anthropomorphisme grec.—Animisme.—Personnifications.—Culte des morts.—Croyance à la vie future.—Totémisme.—Métamorphoses.—Métempsychose.—Orphée.—Sacrifice du dieu.—Actéon, Hippolyte, Phaëthon, Prométhée.—Lamentations sur les dieux morts.—Rites de la moisson.—Magie.—Hiérogamies.—Mascarades.—Influence des œuvres d'art sur les mythes.—Épithètes divinisées.—Les dieux étrangers en Grèce.—Tolérance des Grecs ; la mort de Socrate.—Prêtres et devins ; oracles.—L'incubation.—Les sacrifices.—Les purifications.—Les fêtes.—Les mystères.

II. Romains et Étrusques.—Influences grecques.—Animisme ; multiplicité des dieux.—Lares et Pénates.—Personnifications.—Fétiches.—Arbres et animaux sacrés.—Tabous.—Noms secrets.—Magie.—Temples.—Le Panthéon romain : les douze grands dieux.—Croyance à l'autre vie.—Rites funéraires.—Collèges de prêtres.—Sacrifices.—Livres sibyllins.—Introduction de divinités étrangères.—L'affaire des Bacchantes.—Influence des sacerdoxes orientaux.—Réaction religieuse et nationale sous Auguste ; le culte impérial.—L'astrologie babylonienne et le paganisme romain.—Le mysticisme.

III

BIBLIOGRAPHIE. 159

CHAPITRE IV

Celts, Germains, Slaves

I. Conquêtes des Celtes.—Les premiers habitants de la Gaule.—L'art des cavernes ; ses origines magiques.—Ossements recouverts d'ocre rouge.—Dolmens, menhirs et cromlechs.—Culte de la hache.—Rareté des idoles.—Culte des montagnes, des rivières, des arbres ; le gui du chêne.—Culte des animaux et survivances du totémisme.—*Tabou* du butin ; *tabou* guerrier.—Eous, Teutatès et Taranis.—Jupiter à la roue.—Dispatèr, le dieu au maillet.—Ogmios.—Les Mères ou Matrones.—Triades celtiques.—Dieux celtiques et dieux romains.—Noms et épithètes.—Culte impérial.—Temples.—Les Druides et les sacrifices.—Croyance à la vie future.—

Décadence du druidisme; le druidisme en Irlande.—Mythologie irlandaise.—Survivances des religions celtiques.

II. La religion des Germains d'après César.—Culte du Soleil.—La Lune identifiée à Diane.—La religion des Germains d'après Tacite.—Les jours de la semaine.—Dieux des Germains.—Culte de Mars et de Mercure.—Culte d'Hercule.—Les déesses.—Les sorcières.—Animisme.—Animaux sacrés.—Culte du cheval.—Rois et prêtres.—Idoles.—Irminul.—Rites funéraires.

L'Islande et la Norvège.—Les poésies des Scaldes et les runes.—L'Edda; poésie et mythologie des Vikings.—La *Völuspá*; le crépuscule des dieux.—Poèmes anglo-saxons et germaniques du moyen âge.

III. La religion des Slaves suivant Procope.—Le Jupiter slave.—Le dieu-cheval.—Idoles à plusieurs têtes.—Le dieu des troupeaux.—Le dieu Trajan.—Le dieu noir.—Les nymphes.—Les dieux domestiques.—Arbres sacrés.—Culte des morts.—Démons voraces et épidémies. 161

BIBLIOGRAPHIE. 215

CHAPITRE V

Chinois, Japonais, Mongols, Finnois, Africains Océaniens, Américains

I. Tolérance des Chinois.—Rationalisme.—Les *King*.—Confucius et Laotsé.—Le *feng-shui*.—Optimisme et pessimisme.

II. Peu de religion au Japon.—Le *Shinto*.—Animaux sacrés.—Temples et rituel.—Croyance à la vie future.—Le buddhisme et la réaction shintoïste.—Tolérance des Japonais.

III. Le chamanisme mongol.—Doctrines dualistes.—Usage rituel du sang.—Les chants populaires finnois.

IV. Cafres et nègres.—Religion des Africains méridionaux.—Fétichisme des nègres.—Culte des ancêtres et sacrifices humains.—Totémisme en Afrique.

V. Tabous et totémisme en Océanie.—Rites d'initiation.—Cosmogonie polynésienne.—Rites et sociétés secrètes.—Le *mana*.

VI. Totémisme américain.—Le Grand Manitou.—Le Mexique : Toltèques et Aztèques.—Sacrifices humains.—Culte du Soleil au Pérou.—Totémisme et magie chez les Mexicains actuels. 217

BIBLIOGRAPHIE. 233

CHAPITRE VI

Les Musulmans

L'Arabie avant l'Islam.—Les <i>djinn</i> .—Allâh et Al-Lât.— fétiches et sacrifices totémiques.—Chrétiens et Juifs en Ara- nie.—Vie de Mahomet.—Institutions religieuses de l'Islam. —Fatalisme.—La « jeune Turquie ».—Le Koran.— Extension rapide de l'islamisme.—Tolérance des Musul- mans.—Schisme des schiïtes.—Sectes schiïtes; le suffisme. —Sociétés secrètes; le <i>madhi</i> .—Tendances libérales.—La franc-maçonnerie en Turquie.—Le bâbisme en Perse.	235
BIBLIOGRAPHIE.	247

CHAPITRE VII

Hébreux, Israélites et Juifs

Hébreux, Israélites, Juifs.—Caractère mythique de leur histoire primitive.—Le canon biblique; les traditions de la Bible.—Inspiration, concordisme.—Valeur morale de l'Ancien Testament.—Noms divins.—Création et péché originel.—Polythéisme et Jahvéisme.—Baal, Sebaoth, Tera- phim.—Tabous.—Totems.—Magie.—Eschatologie.—Fêtes. —Le Pentateuque.—Les Prophètes.—Le messianisme.— Psaumes, Proverbes, Job.—La Restauration et la fin de l'indépendance juive.—Le judaïsme depuis la ruine du temple de Jérusalem.	248
BIBLIOGRAPHIE.	312

CHAPITRE VIII

Les origines chrétiennes

Le canon du Nouveau Testament.—Traditions orthodoxes sur les Évangélistes.—Conclusions de la critique à ce sujet. —Date de nos Évangiles.—Les Évangiles synoptiques.— Témoignages de Papias.—Composition des Évangiles synop-	
--	--

tiques.—Le quatrième Évangile.—Les Évangiles manquent d'autorité historique.—L'idée du Messie.—Silence des textes profanes.—Témoignage de Tacite.—Incertitudes sur la chronologie de la vie de Jésus.—Incertitudes sur sa mort.—Les Docètes.—Le Christ de saint Paul.—L'accomplissement prétendu des prophéties.—Valeur morale des Évangiles.—Théologie de saint Paul.—Évangiles apocryphes.—Paroles de Jésus.—Les Actes des apôtres.—Actes apocryphes.—Les Épîtres de Paul.—Chronologie de l'apostolat de Paul.—Les Épîtres catholiques.—L'épître de Jean et le verset des trois témoins.—L'Apocalypse de Jean.—L'Apocalypse de Pierre.—Lettres diverses.—Le Pasteur d'Herma.—Le Symbole et la Doctrine des Apôtres.—Écrits pseudo-clémentins.—Simon le Magicien.—L'Antichrist. . .	315
BIBLIOGRAPHIE.	359

CHAPITRE IX

Le Christianisme

DE SAINT PAUL A JUSTINIEN

Premières communautés chrétiennes.—Prédication de saint Paul.—Particularisme et universalisme.—Les gnostiques.—Organisation des communautés.—Don des langues ou glossolalie.—Rôle des synagogues juives.—Persécutions des chrétiens à Rome.—La lettre de Pline à Trajan.—Motifs des persécutions.—Les martyrs.—Vertus chrétiennes.—Les hérésies; influence des hérétiques sur l'Église.—Concentration du pouvoir spirituel.—Le montanisme.—Persécutions de Décus et de Dioclétien.—Constantin et l'édit de tolérance.—Persécution des païens par les chrétiens.—Schisme des donatistes.—Monachisme chrétien.—Changements survenus dans l'Église.—Arius et Athanase; le dogme de la Trinité.—Le premier meurtre pour délit d'opinion: Priscillien.—Hérésie monophysite.—L'Église copte.—Saint Augustin et la doctrine du Purgatoire.—Saint Jérôme.—Saint Grégoire de Naziance.—Saint Basile.—Saint Chrysostome.—Saint Ambroise.—Progrès du luxe dans l'Église. . .	363
BIBLIOGRAPHIE.	389

CHAPITRE X

Le Christianisme

DE JUSTINIEN A CHARLES-QUINT

Services rendus par l'Église à la société du moyen âge.—Conversion des peuples païens.—Charlemagne ouvre l'ère des conversions violentes.—Pèlerinages : les Croisades.—Constitution du pouvoir temporel des papes.—Fausses décrétales.—Exactions du Saint-Siège.—L'excommunication.—La simonie.—Querelles des empereurs et des papes : Grégoire VII; l'empereur à Canossa.—Les papes et l'Angleterre.—Innocent III.—L'empereur Frédéric II.—Le grand schisme d'Occident.—Décadence de la papauté au xv^e siècle.

Les ordres monastiques.—Franciscains et Dominicains.—Hospitaliers et Templiers.

Le culte de la Vierge.—L'Immaculée Conception.—Le culte des saints et la Légende Dorée.—La Messe.—L'Eucharistie.—La fête du Saint Sacrement.—La confession et le trafic des indulgences.—Les Jubilés.—Le célibat des prêtres.

L'Église et les hérésies.—Briseurs d'images ou iconoclastes.—Les Cathares ou Albigeois.—Dévastation du midi de la France.—Les Vaudois.

Anselme de Cantorbéry et Abélard; la scolastique.—R. Bacon et saint Thomas d'Aquin.—L'Imitation de Jésus-Christ.—L'humanisme : Reuchlin et Érasme.—Wycleff et Jean Huss.—Jérôme Savonarole.

Organisation de l'Inquisition.—Crimes de l'Inquisition.—La torture et les bûchers.—Persécution des prétendues sorcières.

Les Églises chrétiennes détachées de Rome : l'Église dite orthodoxe. 392

BIBLIOGRAPHIE. 449

CHAPITRE XI

Le Christianisme

DE LUTHER A L'ENCYCLOPÉDIE

Causes de la Réforme.—Martin Luther.—Diète de Worms.—Les anabaptistes et la guerre des paysans.—Zwingli.—Calvin à Genève.—Michel Servet.—Henri VIII et l'Église

anglicane.—Marie Tudor.—Élizabeth.—La Réforme en France.—Massacre des Vaudois.

La Contre-réformation.—Nouvelle politique du catholicisme.—Le concile de Trente.—Progrès du catholicisme.—Les jésuites.—Sectes protestantes.—Philippe II et Guillaume le Taciturne.

Charles I^{er} et la Révolution d'Angleterre.—Jacques II et Guillaume d'Orange.—Persécutions en Irlande.—Les « Pères pèlerins ».—Les quakers.

Guerre de Trente Ans.—Le piétisme allemand.—Socin.

La France sous les derniers Valois.—Massacre de la Saint-Barthélemy.—L'Édit de Nantes.—La Révocation de l'Édit de Nantes.—Les dragonnades.—Les Camisards.—Responsabilité de l'Église romaine.—Premières idées de tolérance.—Nouveaux ordres religieux.—Les libertés de l'Église gallicane : la régale.—Les quatre articles de 1682.—Le jansénisme : Port-Royal.—La Constitution *Unigenitus*.

Le quiétisme : Fénelon et Bossuet.

L'Inquisition en Espagne : Torquemada.—Expulsion des Juifs et des Mores.—Conquête et christianisation de l'Amérique.

Condamnation de Giordano Bruno.—Rétractation imposée à Galilée par l'Inquisition. 454

BIBLIOGRAPHIE. 510

CHAPITRE XII

Le Christianisme

DE L'ENCYCLOPÉDIE A LA CONDAMNATION DU MODERNISME

Du xv^e au xx^e siècle : affranchissement de la pensée et réaction.—Persistence du sentiment religieux en France au xviii^e siècle.—L'Encyclopédie.—Les philosophes.—Hostilité de Voltaire au christianisme.—« Écrasons l'infâme ».—Calas.—Expulsion des jésuites de Portugal et de France; suppression de l'ordre.—La sécularisation des biens du clergé par l'Assemblée Nationale.—La Constitution civile du clergé.—L'abolition des cultes par la Convention.—La déesse Raison.—Les Théophilanthropes.

Les *Réveils* dans les pays protestants et les sectes.—Les sectes en Écosse.—Les baptistes.—Les méthodistes.—Darbyistes et Irvingiens.—Christian scientists.—British Israel

lites.—Le tractarianisme, le puseyisme et le ritualisme.—Les unitaires.

Liberté des cultes aux États-Unis.—Les Mormons.

Joseph II et la réaction catholique en Autriche.—Le protestantisme en Autriche.—Les sectes en Russie; persécution des Polonais et des Uniates.—Mme de Krüdener.

Renaissance catholique sous le Directoire.—Le Concordat et ses suites.—Réaction commencée par Pie VII, continuée par Pie IX.—Le Syllabus et le Concile du Vatican.—Fin du pouvoir temporel.—La réaction dans la littérature en France : Chateaubriand, Bonald, J. de Maistre et leurs successeurs.—Le catholicisme libéral : Lamennais, Lacordaire, Montalembert.—La réaction politique en France : la Terreur blanche, la Congrégation, la loi du sacrilège.—Indifférence religieuse.—La liberté d'enseignement et la loi Falloux.—Les affaires religieuses sous Napoléon III.—Les réactions cléricales après 1871.—Le boulangisme.—L'antisémitisme.—L'affaire Dreyfus.—La séparation de l'Église et de l'État.—Le protestantisme français.—La Suisse : guerre du Sonderbund.—Les jésuites depuis 1814; leur influence en France et dans le monde catholique.—Les vieux catholiques allemands.—H. Loyson.—Politique de Léon XIII.—Pie X.—Le Sacré-Cœur, la Salette, Lourdes.—L'Église et le mysticisme.—Les médiums.—Condamnation du spiritisme.—Les néo-bouddhistes.—Les Francs-Maçons.—L'Église et le socialisme.

La philosophie religieuse : Schleiermacher, Vinet.—Le catholicisme évolutionniste : l'américanisme, le modernisme.—Les Missions étrangères.—L'Église et l'esclavage.—L'Église et la société polie.—L'histoire des religions dans l'enseignement

314

BIBLIOGRAPHIE 592

ÉPILOGUE

Rôle effacé des Églises dans la guerre mondiale.—Exaltation du patriotisme, qui revêt le caractère des religions.—Diffusion des superstitions et du spiritisme.—Impuissance de Pie X; politique sage de Benoît XV.—Grandeur et décadence de Wilson.—Etat prospère du catholicisme, fortifié par la crainte du bolchevisme, dans les classes cultivées.

L'insuccès de Wilson et le protestantisme libéral.—Projets de réunion des Églises dans le protestantisme anglais.—La Russie bolcheviste; symptômes d'un renouveau religieux; persécution des Églises.—La jeune Turquie;

panislamisme et pantouranisme.—Succès et crimes du gouvernement nationaliste.

Illusions des Arméniens en 1908 ; massacres de Cilicie. Massacres d'Arméniens pendant la grande guerre et après.—Pas d'Arménie indépendante ; recul du christianisme en Asie.

Amélioration de la condition juridique des juifs.—Agitation pour le *numerus clausus* ; renouveau d'antisémitisme en Allemagne.—Souffrances des juifs russes et polonais pendant et après la guerre mondiale.—Émigration.

Le *shinto* japonais.—Décadence de la religion officielle en Chine.—Survivance des religions paysannes.—Le nationalisme mystique en Inde : Ghandi et Annie Besant.—Les religions de l'Inde au service des ambitions politiques de libres-penseurs. 597

ORPHEUS

INTRODUCTION

L'Origine des Religions.

DÉFINITIONS ET PHÉNOMÈNES GÉNÉRAUX

SOMMAIRE.—*Religion et mythologie.—Étymologie du mot religion.—La religion est un ensemble de scrupules, c'est-à-dire de tabous.—Exemples de tabous.—L'animisme.—Survivances poétiques de l'animisme.—Théorie de la révélation primitive.—Théorie de l'imposture.—Idées fausses du XVIII^e siècle.—Le fétichisme.—Idées justes de Fontenelle.—Le totémisme, hypertrophie de l'instinct social.—Le culte des plantes et des animaux; les métamorphoses.—Les ours de Berne.—Le totémisme et les fables.—Domestication des animaux.—Le sacrifice du totem.—Prohibitions alimentaires.—Le sabbat.—Le maigre.—Le sacerdoce codifie et restreint les tabous.—Laïcisation progressive de l'humanité.—La magie et la science.—Les religions sont la vie même des sociétés primitives.—Explication des régressions apparentes.—Avenir des religions; nécessité d'en étudier l'histoire.*

I

1. On confond souvent, dans le langage ordinaire, la religion et la mythologie. Quand je parle de la religion des Grecs, par exemple, je sais que j'éveille l'idée des fables tantôt charmantes, tantôt grossières

que les poètes grecs ont racontées sur leurs dieux, leurs déesses et leurs héros. Cette confusion a sa raison d'être et son excuse, parce qu'il y a de la religion à la base de toute mythologie; mais, quand on est sur le terrain scientifique, il faut l'éviter.

2. La mythologie est un ensemble d'histoires controuvées—non pas inventées, mais combinées et enjolivées à plaisir—dont les personnages échappent au contrôle de toute histoire positive. La religion est, au premier chef, un sentiment, et l'expression de ce sentiment par des actes d'une nature particulière qui sont les rites.

3. Définir la religion est d'autant plus difficile que le mot est fort ancien, qu'il a beaucoup servi et que l'étymologie du latin *religio* ne nous éclaire que faiblement sur la signification primitive de ce terme. C'est à tort qu'on a voulu dériver *religio* de *religare* « relier », comme si la religion était essentiellement le lien qui rattache la divinité à l'homme. La linguistique oblige d'écarter cette étymologie; en revanche, elle adopte volontiers celle que recommandait déjà Cicéron : *religio* vient de *relegere*, qui s'oppose à *neglegere*, comme le soin vigilant (nous disons : un *soin religieux*) au laisser-aller et à la négligence. La *religio* serait donc l'observation fidèle des rites; cela est bon à savoir, mais nous laisse dans une complète ignorance sur la nature du sentiment religieux.

4. On ferait un volume en énumérant et en discutant les définitions de la religion qui ont été proposées par les savants modernes. « La religion, dit Schleiermacher, consiste en un sentiment absolu de notre dépen-

dance.» «C'est, dit Feuerbach, un désir qui se manifeste par la prière, le sacrifice et la foi.» Kant voulait y voir «le sentiment de nos devoirs en tant que fondés sur des commandements divins».—«La religion, dit Max Müller, est une faculté de l'esprit qui, indépendamment des sens et de la raison, met l'homme en état de saisir l'infini.» Plus modestement, le grand ethnographe anglais Tylor admet, comme définition *minima* du mot religion, «la croyance à des êtres spirituels». Le premier peut-être, en 1887, Marie-Jean Guyau a introduit, dans la définition de la *religion*, un élément essentiel à toutes les religions, le caractère social : «La religion, dit-il, est un *sociomorphisme* universel... Le sentiment religieux est le sentiment de la dépendance par rapport à des volontés que l'homme primitif place dans l'univers.» De toutes les définitions que j'ai citées jusqu'à présent, celle-là est incontestablement la meilleure.

5. On peut pourtant lui en préférer une autre. Le mot de *religion* étant ce que l'a fait l'usage, il est nécessaire qu'une définition *minima*, comme dit Tylor, convienne à toutes les acceptions où on l'entend. Or, les Romains parlaient déjà de la religion du serment, *religio juris jurandi* ; nous en parlons à notre tour, ainsi que de la religion de la patrie, de la famille, de l'honneur.

Employé ainsi, le mot de religion ne comporte ni l'idée de l'infini, ni le désir dont parle Feuerbach, ni même une croyance arrêtée à des êtres spirituels. En revanche, il implique, sans contrainte matérielle, une limitation de la volonté individuelle, ou plutôt de l'activité humaine en tant qu'elle

dépend de la volonté. Comme il y a de multiples religions, il y a des limitations multiples, et je propose de définir la religion : *Un ensemble de scrupules qui font obstacle au libre exercice de nos facultés.*

6. Cette définition est grosse de conséquences, car elle élimine, du concept fondamental de la religion, Dieu, les êtres spirituels, l'infini, en un mot tout ce qu'on a l'habitude de considérer comme l'objet propre du sentiment religieux. J'ai montré qu'elle convient à la religion de la famille, à celle de l'honneur; je vais essayer d'établir qu'elle ne convient pas moins à ce qui constitue le fond irréductible des religions.

7. Le terme *scrupule* a le tort d'être un peu vague et, si j'ose dire, trop *laïcisé*. Nous avons scrupule à parler haut dans une chambre mortuaire; mais nous avons aussi scrupule à entrer avec un parapluie dans un salon. Les scrupules dont il est question, dans la définition que j'ai proposée, sont d'une nature particulière; à l'exemple de beaucoup d'anthropologistes contemporains, je les appellerai des *tabous*, mot polynésien qui a reçu droit de cité dans la langue de l'ethnographie et même dans celle de la philosophie.

8. *Tabou*, en polynésien, signifie, à proprement parler, ce qui est soustrait à l'usage courant : un arbre qu'on ne peut toucher ou abattre est un arbre *tabou*, et l'on parlera du *tabou* d'un arbre, pour désigner le scrupule qui arrête l'homme tenté de toucher cet arbre ou de l'abattre. Ce scrupule n'est jamais fondé sur une raison d'ordre pratique, comme le serait, dans le cas d'un arbre, la crainte de se meurtrir ou de se piquer. Le caractère distinctif d'un *tabou*, c'est que

l'interdiction n'est pas motivée et que la sanction prévue, en cas de violation du *tabou*, n'est pas une pénalité édictée par la loi civile, mais une calamité, telle que la mort ou la cécité, qui frappe l'individu coupable.

9. Le mot est polynésien, mais l'idée qu'il exprime nous est très familière; elle l'est surtout dans les pays où l'on n'a pas encore désappris à lire la Bible. Dès le début de ce livre, Adam est averti par l'Éternel qu'il ne doit pas manger le fruit d'un certain arbre sous peine de mort; c'est un *tabou* caractérisé, car l'Éternel ne dit point pourquoi Adam ne doit pas manger le fruit de l'arbre.

10. Plus loin, dans la législation religieuse des Hébreux, il est défendu, sous peine de mort, de prononcer le nom sacré de l'Éternel. Voilà un nom *tabou*. Un autre exemple de *tabou* paraît dans le second livre de Samuel (6, 4-7). L'arche d'alliance ne devait pas être touchée, sinon par les membres d'une famille privilégiée. Quand David voulut la transporter à Jérusalem, il la fit placer sur un chariot traîné par des bœufs; ceux-ci ayant glissé, au cours du voyage, un certain Huza s'élança vers l'arche du Seigneur et la retint. A l'instant, il fut frappé de mort. C'est que l'arche était *tabou* et que la peine de mort est la sanction d'un *tabou* violé. Sous la forme qu'elle a reçue dans notre texte de la Bible, cette histoire est bien choquante, car il est dit que la colère du Seigneur s'alluma contre Huza et qu'« il le frappa sur place pour cette faute »; or, dans la balance de la morale d'aujourd'hui, ce n'en était pas une. Mais éliminez la notion du Seigneur;

considérez l'arche comme un réservoir plein à déborder d'une force invisible et redoutable : Huza, en y portant la main, expie son imprudence, comme un homme qui mourrait foudroyé pour avoir touché une pile électrique. La preuve que cette histoire est très ancienne, c'est que le rédacteur du livre de Samuel, tel que nous le possédons, ne l'a plus comprise et l'a quelque peu dénaturée en la racontant.

11. La notion du *tabou* est une des plus fécondes que nous ait enseignées l'ethnographie au XIX^e siècle. Le passage du *tabou* à l'interdiction motivée, raisonnée, raisonnable, c'est presque l'histoire des progrès de l'esprit humain. Non seulement, les *tabous* sont communs à tous les hommes et se constatent chez tous les peuples de la terre, mais on peut observer quelque chose d'analogue chez les animaux. Les animaux supérieurs, pour ne parler que de ceux-là, obéissent au moins à un scrupule, puisque, à de rares exceptions près, ils ne mangent pas leurs petits et ne se mangent pas entre eux. Une espèce de mammifères que ces scrupules n'arrêteraient pas est non seulement impossible à découvrir, mais à concevoir. S'il a existé des animaux dénués du scrupule du sang de l'espèce, ils se sont dévorés entre eux et n'ont pu constituer une espèce. La sélection n'a pu se faire qu'au profit des groupes d'animaux qui, menacés de la guerre étrangère, comme ils le sont tous, étaient du moins à l'abri de la guerre civile.

12. Dans l'humanité primitive ou sauvage, que nous commençons à bien connaître, le scrupule du sang paraît moins général que chez certains animaux; Hobbes a pu dire, sans émettre un paradoxe, que l'homme

était un loup pour l'homme : *homo homini lupus*. Toutefois, ce que révèle l'observation des sauvages actuels n'est pas, *a priori*, valable pour l'humanité primitive; on a du reste signalé certains peuples, comme les Esquimaux, qui ne savent même pas ce qu'est la guerre et n'ont pas de mot pour désigner ce fléau. Il est donc possible que les hommes primitifs ne se soient ni tués ni mangés entre eux. En France du moins, l'exploration des plus anciennes cavernes de l'âge du mammouth, où l'on trouve d'immenses accumulations d'os d'animaux, n'a jamais permis de constater l'anthropophagie. Quoi qu'il en soit, d'ailleurs, de cette humanité si éloignée de la nôtre, il est certain qu'aux époques historiques le scrupule du sang se manifeste avec une intensité singulière dans certains groupes unis par les liens d'une descendance commune, vraie ou supposée, familles, clans, tribus, peuplades. Le meurtre, même involontaire, d'un membre de la famille ou du clan est un crime difficile à expier. C'est ainsi que doit s'interpréter le précepte du Décalogue : *Tu ne tueras point*. Il faut sous-entendre : l'homme de ta tribu ou de ton clan. Cela est d'autant plus évident que, dans la Bible, on trouve nombre de massacres épouvantables commandés par le Seigneur (1); ce sont les modernes qui, lisant la Bible avec des yeux de civilisés,

(1) Par exemple la tuerie des Madianites (Nombres, 31, 7) : « Ils firent donc la guerre à ceux de Madian comme l'Éternel l'avait commandé, et ils en tuèrent tous les mâles... » § 15 « Et Moïse leur dit : « N'avez-vous pas laissé vivre toutes les femmes?... » § 17 : « Tuez donc maintenant les mâles d'entre les petits enfants et tuez toute femme qui aura eu compagnie d'homme. » Voir les belles notes de Voltaire à sa tragédie *Les lois de Minois*.

ont voulu découvrir dans ce précepte la condamnation absolue de la guerre, à quoi les rédacteurs du Pentateuque n'ont jamais songé.

Ainsi le scrupule ou *tabou*, cette barrière opposée aux appétits destructeurs et sanguinaires, est un héritage transmis à l'homme par l'animal.

Ce n'est pas le seul.

13. L'animal, autant que nous pouvons en juger, ne distingue pas les objets extérieurs suivant qu'ils ont une volonté ou n'en ont pas. Les amis des chiens sont unanimes là-dessus; le *Riquet* de M. Bergeret est animiste. Mais les animaux ne nous font pas de confidences; leur psychologie nous est mal connue. Il n'en est pas de même des enfants et des sauvages. Tout le monde n'a pas l'occasion d'aller observer les sauvages; mais nous en avons presque l'équivalent auprès de nous : ce sont les enfants. Nous pouvons affirmer que l'enfant et le sauvage sont animistes, c'est-à-dire qu'ils projettent au dehors la volonté qui s'exerce en eux, qu'ils peuplent le monde, en particulier les êtres et les objets qui les entourent, d'une vie et de sentiments semblables aux leurs. Les exemples de cette tendance animiste sont innombrables; il nous suffit, pour en trouver de concluants, de réveiller nos plus lointains souvenirs d'enfance.

14. Ce fait a été reconnu et mis en pleine lumière dès le XVIII^e siècle. Le philosophe Hume écrivait, dans son *Histoire naturelle des religions* : « Il existe chez l'homme un penchant général à admettre que tous les êtres lui ressemblent. Les causes inconnues occupant incessamment sa pensée, il ne tarde pas à leur prêter,

pour les mieux assimiler à lui, la pensée, la raison, la passion et quelquefois même des membres et des traits identiques aux siens. »

15. L'animisme est si naturel à l'homme, si difficile à déraciner, qu'il a laissé des traces dans le langage de tous les peuples, même dans celui des individus en apparence les plus civilisés. Je viens de dire que l'*animisme a laissé des traces*; n'est-ce pas une façon de parler animiste, comme si l'animisme, cette abstraction de mon esprit, était un petit génie, un lutin dont les pas s'impriment dans le sol humide ou dans la poussière? Les personnifications de la poésie ne sont pas autre chose qu'une survivance de l'animisme; l'homme civilisé y prend d'autant plus de plaisir qu'elles lui rappellent la plus chère, la plus ancienne de ses illusions. Écoutez Lamartine parlant au lac du Bourget :

O lac, l'année à peine a fini sa carrière...
Regarde, je viens seul m'asseoir sur cette pierre,
Où tu la vis s'asseoir!

L'année est un char qui roule dans une carrière autour du ciel, ou plutôt le conducteur de ce char; le lac a vu s'asseoir l'amie de Lamartine et le poète s'adresse à lui, en le priant de *regarder*. Y a-t-il bien loin de l'état d'esprit qu'accusent ces vers à celui du Peau-Rouge à qui l'on demande : « Pourquoi l'eau de la rivière coule-t-elle? » et qui répond : « C'est l'esprit de l'eau qui fuit! » En lisant un ouvrage moderne quelconque, même sans prétentions littéraires, on s'aperçoit que la grande difficulté à laquelle se heurtent nos langues, qui sont loin d'être des instruments scientifiques d'analyse, n'est

pas celle de personnifier les objets pour les rendre plus sensibles, mais celle de les dépouiller de leur personnalité pour les empêcher de parler à l'imagination—c'est-à-dire de mettre en éveil, aux dépens de la logique, ce qu'on a si bien appelé « la folle du logis ».

16. L'animisme d'une part, les *tabous* de l'autre, tels sont les facteurs essentiels des religions. A l'action naturelle, on dirait presque physiologique de l'animisme, sont dues les conceptions de ces génies invisibles qui fourmillent dans la nature, esprits du soleil et de la lune, des arbres et des eaux, du tonnerre et de l'éclair, des montagnes et des rochers, sans parler des esprits des morts qui sont les âmes et de l'esprit des esprits qui est Dieu; à l'influence des *tabous*, qui créent la notion du sacré et du profane, des choses et des actions interdites ou permises, sont dues les lois religieuses et la piété. Le Jéhovah des rochers et des nuées du Sinaï est un produit de l'animisme; le Décalogue est le remaniement d'un vieux code de *tabous*.



17. La doctrine que je viens d'exposer brièvement est en opposition absolue avec deux explications longtemps reçues et qui trouvent encore çà et là des partisans. La première est celle de la *révélation*; la seconde est celle de l'*imposture*. La première a été admise par tout le moyen âge et conserve pour défenseurs ceux qui cherchent leurs enseignements dans le passé; la seconde a été, d'une manière générale, celle des philosophes du XVIII^e siècle. Avant d'aller plus loin, il faut dire quelques mots de l'une et de l'autre.

18. La théorie de la révélation se fonde sur la Bible; pour n'être point accusé d'en offrir une caricature, j'emprunte le plus possible les expressions mêmes d'un théologien libéral, l'abbé Bergier, qui écrivit les articles théologiques pour l'*Encyclopédie méthodique* de Panckoucke (1789).—En donnant l'être à nos premiers parents, Dieu leur enseigna par lui-même ce qu'ils avaient besoin de savoir; il leur révéla qu'il est le seul Créateur du monde, en particulier de l'homme; qu'ainsi il est leur seul bienfaiteur et leur législateur suprême. Il leur apprit qu'il les avait créés à son image et à sa ressemblance, qu'ils étaient, par conséquent, d'une nature très supérieure à celle des brutes, puisqu'il soumit à leur empire tous les animaux. Il leur accorda la fécondité par une bénédiction particulière, et il fut bien entendu qu'ils devaient transmettre à leurs enfants les mêmes leçons que Dieu daignait leur donner. Malheureusement, les hommes, à l'exception d'un très petit nombre de familles, furent infidèles aux leçons divines et, abandonnant le culte d'un Dieu unique, tombèrent dans les égarements du polythéisme. Toutefois, le souvenir d'un si haut enseignement ne se perdit pas entièrement. Ainsi s'explique que l'idée même d'une divinité tutélaire se retrouve, sous des formes diverses, chez tous les peuples. Ce n'est pas aux lumières naturelles de la raison, mais à la révélation seule que l'humanité est redevable de la connaissance de Dieu et de la religion.

19. Quelque étrange que soit cette doctrine, elle a pour elle l'autorité de tous les grands théologiens de l'Église et il s'est même trouvé, au XIX^e siècle, un sa-

vant laïc, un excellent helléniste, Creuzer, pour la renouveler sous une forme un peu différente. Creuzer enseignait qu'à une époque très lointaine, en Asie ou en Égypte, une caste sacerdotale s'était trouvée en possession de hautes idées religieuses et morales (l'unité divine, l'immortalité de l'âme, les sanctions ultra-terrestres), mais qu'elle avait cru, pour les rendre plus accessibles au vulgaire, devoir les exprimer par des symboles. Ces symboles avaient bientôt été pris à la lettre et considérés à tort comme la formule adéquate des connaissances de l'humanité sur le monde invisible. De là les fables absurdes du polythéisme grec; de là aussi l'enseignement secret des mystères, où les initiés étaient admis aux bienfaits d'une religion plus pure, celle de l'âge d'or de l'humanité. Moins d'un siècle nous sépare de l'époque où un professeur de l'Université de Heidelberg pouvait propager, du haut de sa chaire et dans ses ouvrages, d'aussi extravagantes fantaisies(1).

20. Creuzer, qui écrivait vers 1810, au milieu de la renaissance religieuse dont Chateaubriand avait été le prophète, croyait réfuter ainsi les doctrines sèches et prosaïques du XVIII^e siècle. En réalité, il lui arriva ce qui arrive toujours aux hommes qui, élevés dans un certain milieu intellectuel, ne peuvent pas, quoi qu'ils fassent, se dégager des préjugés qu'ils y ont reçus. Creuzer attribue, dans son explication de l'origine des mythes et des cultes, un grand rôle au sacerdoce. Les prêtres, en possession de vérités supérieures, les auraient habillées avec art pour en assurer la diffusion.

(1) Voir Léo Joubert, *Essais de critique*, p. 110 sq.

Or, l'erreur du XVIII^e siècle consistait précisément à exagérer au delà de toute mesure le rôle du sacerdoce primitif, à méconnaître que la religion est bien antérieure aux prêtres et à considérer ceux-ci comme des fourbes habiles—des fourbes bienfaisants, suivant quelques-uns—qui auraient inventé les religions et les mythologies comme un instrument de domination. De là cette conséquence absurde que la religion, loin d'être contemporaine des premiers débuts de l'humanité, lui aurait été apportée ou imposée à une époque déjà avancée de son évolution; c'est ce qu'enseignait encore de nos jours, à l'École d'Anthropologie de Paris, un des fondateurs de la science préhistorique, Gabriel de Mortillet.

21. Au fond de cette doctrine, il y a un anachronisme ridicule, que le XVIII^e siècle a commis d'autant plus volontiers que l'état du christianisme dans l'Europe occidentale semblait quelque peu l'y autoriser. Parce qu'on voyait alors des cardinaux athées, comme Dubois, Tencin et tant d'autres, et des prêtres galants qui, suivant une formule connue, « dînaient de l'autel et soupaient du théâtre », on se figurait qu'il en avait été ainsi dès l'origine. Voltaire, tout jeune encore, faisait applaudir ces vers de son *Œdipe* (1718) :

Les prêtres ne sont pas ce qu'un vain peuple pense;
Notre crédulité fait toute leur science.

En 1742, il fait dire à Mahomet, qui personnifie, à ses yeux, la fourberie plutôt que le fanatisme :

Je viens mettre à profit les erreurs de la terre...
Il faut un nouveau culte, il faut de nouveaux fers,
Il faut un nouveau Dieu pour l'aveugle univers.

22. Plus tard, il continua, même dans ses ouvrages les plus sérieux, à considérer les prêtres comme des imposteurs et les religions comme une sorte d'accident dans la vie des peuples. « Qui fut celui qui inventa l'art de la divination? Ce fut le premier fripon qui rencontra un imbécile. » (*Essai sur les mœurs*, t. I, p. 133, Kehl.) Et ailleurs (t. I, p. 14) : « Il a fallu des forgerons, des charpentiers, des maçons, des laboureurs, avant qu'il se trouvât un homme qui eût assez de loisir pour méditer. Tous les arts de la main ont sans doute précédé la métaphysique de plusieurs siècles. » Ce que Voltaire entend ici par la métaphysique, c'est l'idée de l'âme distincte du corps, c'est-à-dire, en somme, une conséquence directe de cet animisme qui est la croyance universelle des primitifs. « Lorsque, après un grand nombre de siècles, quelques sociétés se furent établies, poursuit Voltaire, il est à croire qu'il y eut quelque religion, quelque espèce de culte grossier. » Ainsi, la civilisation matérielle d'abord, une civilisation plus que rudimentaire, comprenant la connaissance de l'agriculture, le travail du bois, de la pierre et même des métaux; la religion ne serait venue que plus tard. Cette manière de voir a pu sembler à Voltaire conforme au bon sens; elle nous paraît aujourd'hui presque puérile, tant il est vrai que nous avons progressé depuis l'*Essai sur les mœurs*.

23. Rousseau fut l'ennemi de Voltaire et bien des gens qui ne l'ont pas lu s'imaginent qu'il a soutenu contre Voltaire les droits du sentiment religieux. Il n'en est rien; sur ce point essentiel, la priorité de la civilisation matérielle sur la religion, le caractère factice

et adventice de celle-ci, Rousseau et Voltaire sont d'accord, comme Creuzer est d'accord avec Voltaire pour exagérer le rôle des prêtres dans la création et la diffusion des dogmes. Rousseau écrit, en 1753, son fameux *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, où il s'efforce de reconstituer, par la seule logique, l'histoire primitive de toutes les sociétés humaines. Il montre d'abord le sauvage isolé, découvrant les rudiments de l'industrie et de la culture, puis le sauvage bâtissant une cabane et fondant ainsi la famille; vient ensuite un ambitieux qui met des bornes autour d'un champ et déclare que ce champ est à lui. D'autres suivent son exemple; il y a bientôt des riches et des pauvres; enfin les riches, craignant pour leur sécurité, s'entendent pour tromper les pauvres en promulguant des constitutions et des lois.

De religion, dans tout ce roman, il n'est pas question; mais on sent que Jean-Jacques s'est abstenu d'en parler par prudence. Ces riches imposteurs qui abusent le peuple, en faisant consacrer par lui leurs usurpations, devaient, dans sa pensée, être des prêtres, ou du moins être secondés par des prêtres, de sorte que Rousseau et Voltaire ont en commun l'idée singulière que l'homme, à l'animal religieux par excellence, a pu vivre pendant de longs siècles sans religion et que les sociétés humaines ont été laïques avant que l'esprit de domination et de fraude y introduisît le culte des dieux.

24. Voltaire et Rousseau ne résument pas toute la pensée du XVIII^e siècle; si j'avais à exposer ici les idées de cette époque sur la religion, je parlerais avec détail

du remarquable ouvrage du président De Brosses (1), qui introduisit dans la science des religions l'idée et le mot de *fétichisme*.

Les navigateurs portugais, qui entretenirent les premières relations de commerce avec l'Afrique occidentale, avaient remarqué que les nègres de ces pays rendaient une sorte de culte à des dieux matériels, tels que pierres ou coquilles, que les Portugais appelèrent des *fétiches*, d'un mot de leur langue dérivé du latin *factitius* (fabriqué) qui désignait de menus objets de piété.

De Brosses crut que le culte des fétiches était l'origine de toutes les religions et rapprocha de ces fétiches de nègres les pierres sacrées de la Grèce et de l'Égypte; le fétichisme aurait été le premier pas vers le culte des idoles. Il n'ignorait pas que le fétiche du nègre ne vaut pas par lui-même, mais par l'esprit qui est censé y résider; le fétichisme n'est, en effet, qu'un cas particulier, un développement de l'animisme, et nous savons aujourd'hui que les nègres de l'Afrique occidentale, loin d'être exclusivement fétichistes, connaissent des esprits généraux ou locaux qui sont de véritables dieux et reçoivent un culte en conséquence,

Malgré des erreurs alors inévitables, De Brosses eut le mérite de chercher l'origine des religions dans l'étude des tribus sauvages de nos jours. Voltaire et Rousseau parlent aussi volontiers des sauvages, mais ils les connaissent fort mal.

25. Quatre-vingts ans avant De Brosses, un

(1) De Brosses, *Du culte des dieux fétiches*, 1760.

homme d'esprit assez superficiel, Fontenelle, qui devait mourir centenaire en 1757, avait écrit (1694) un petit essai sur l'origine des fables qui resta inaperçu, mais qui contient plus d'idées justes que tous les ouvrages du XVIII^e siècle à ce sujet. C'est de nos jours seulement que l'éminent ethnographe anglais Andrew Lang, instruit par le hasard d'une lecture, a mis en lumière l'importance et le mérite de ces quelques pages. Fontenelle admet qu'il y a eu de la « philosophie », c'est-à-dire la curiosité de rechercher la cause des phénomènes, même dans les siècles les plus grossiers :

« Cette philosophie roulait sur un principe si naturel qu'encore aujourd'hui notre philosophie n'en a point d'autre, c'est-à-dire que nous expliquons les choses inconnues de la nature par celles que nous avons devant les yeux et que nous transportons à la physique les idées que l'expérience nous fournit... Nous ne faisons agir la nature que par des leviers, des poids et des ressorts..... De cette philosophie grossière, qui régna nécessairement pendant les premiers siècles, sont nés les dieux et les déesses. Les hommes voyaient bien des choses qu'ils n'eussent pas pu faire, lancer les foudres, exciter les vents, agiter les flots de la mer..... Ils imaginèrent des êtres plus puissants qu'eux et capables de produire ces grands effets.

« Il fallait bien que ces êtres-là fussent faits comme les hommes; quelle autre figure eussent-ils pu avoir ? De là vient une chose à laquelle on n'a peut-être pas encore fait de réflexion : c'est que, dans toutes les divinités que les païens ont imaginées, ils ont fait

dominer l'idée du pouvoir et n'ont eu presque aucun égard ni à la sagesse, ni à la justice, ni à tous les autres attributs qui suivent la nature divine. Rien ne prouve mieux que ces divinités sont fort anciennes... Il n'est donc pas surprenant qu'ils aient imaginé plusieurs dieux, souvent opposés les uns aux autres, cruels, bizarres, injustes, ignorants... Il fallait bien que ces dieux se sentissent du temps où ils avaient été faits... Les païens ont toujours copié leurs divinités d'après eux-mêmes; ainsi, à mesure que les hommes sont devenus plus parfaits, les dieux le sont devenus aussi davantage... Les premiers hommes ont donné naissance aux fables, sans qu'il y eût pour ainsi dire de leur faute. »

Nous voici loin des prêtres fourbes de Voltaire! Tout, dans cet essai, n'a pas la même valeur; mais combien Fontenelle est en avance sur son temps—que dis-je? sur la plupart des savants du XIX^e siècle—lorsqu'il reconnaît la spontanéité des créations mythiques et explique, par la nature même de l'esprit humain, les analogies qu'elles présentent chez les peuples les plus éloignés et les plus divers!

« On attribue ordinairement l'origine des fables à l'imagination vive des Orientaux; pour moi, je l'attribue à l'ignorance des premiers hommes... Je montrerais, s'il le fallait, une conformité étonnante entre les fables des Américains et celles des Grecs... Puisque les Grecs, avec tout leur esprit, lorsqu'ils étaient encore un peuple nouveau, ne pensèrent point plus raisonnablement que les Barbares de l'Amérique, il y a sujet de croire que les Américains seraient venus

à la fin à penser aussi raisonnablement que les Grecs, si on leur en avait laissé le loisir. »

On trouve en germe, dans ces lignes, toute la théorie des anthropologistes modernes, qui voient dans les fables, comme dans les outils en pierre ou en os, les produits comparables des civilisations de divers peuples à des périodes comparables de leur évolution.

26. Fontenelle termine par quelques mots sur les emprunts faits par les Grecs aux Phéniciens et aux Égyptiens, sur les malentendus qui devaient résulter, pour les Grecs, de leur ignorance des langues étrangères, enfin sur l'influence de la littérature qui tantôt conserve, tantôt développe les fables et même en crée de nouvelles : « Ne cherchons donc autre chose dans les fables, conclut-il, que l'histoire des erreurs de l'esprit humain. Ce n'est pas une science de s'être rempli la tête de toutes les extravagances des Phéniciens et des Grecs, mais c'en est une de savoir ce qui a conduit les Phéniciens et les Grecs à ces extravagances. Tous les hommes se ressemblent si fort qu'il n'y a point de peuple dont les sottises ne nous doivent faire trembler. »

Cette dernière phrase en dit long sur ce que Fontenelle n'a pas osé dire; lui aussi, comme d'Alembert écrivant à Voltaire, pensait que « la peur des fagots est rafraîchissante »; mais les citations que j'ai faites suffisent, je crois, pour convaincre tout lecteur que Fontenelle, le léger et sémillant Fontenelle, doit compter parmi les fondateurs de cette méthode anthropologique dont j'essaie ici de donner un aperçu.

II

27. J'ai cherché à établir, dans ce qui précède, que l'animisme d'une part, les *tabous* de l'autre, peuvent être considérés comme les principaux facteurs des religions et des mythologies. Mais ces facteurs ne sont pas les seuls. Il en est deux autres qui, pour être moins primitifs, n'ont pas agi d'une façon moins générale : je veux parler du *totémisme* et de la *magie*.

28. Définir le totémisme est très difficile. On peut dire, quitte à préciser ensuite, que c'est une sorte de culte rendu aux animaux et aux végétaux, considérés comme alliés et apparentés à l'homme. Quelle est l'origine de cette conception et comment s'est-elle développée?

29. Les anciens ont déjà remarqué que l'homme est essentiellement un animal social. Vainement Jean-Jacques Rousseau, au XVIII^e siècle, voulut-il méconnaître ce caractère et voir dans la société humaine l'effet d'une convention, d'un contrat; Voltaire lui donna tort et tout le monde pense aujourd'hui comme Voltaire. A l'état le plus primitif où nous puissions l'étudier, l'homme ne vit pas seulement en hordes, en troupeaux, comme beaucoup de mammifères supérieurs, mais il constitue des groupes sociaux, obéissant à divers scrupules, qui sont l'embryon de la moralité et des lois.

30. L'instinct social de l'homme primitif, comme

celui de l'enfant, franchit volontiers les limites de l'espèce et même celles du monde organique auquel il appartient. L'illusion de l'animisme lui fait reconnaître partout des esprits semblables au sien; il lie commerce avec eux, il en fait ses amis et ses alliés. Cette tendance de l'esprit humain se reflète dans le fétichisme, commerce amical de l'homme avec les esprits qui sont censés habiter dans ces objets. Tout enfant, n'ayant jamais entendu parler de fétichisme, j'avais un coquillage bleu clair qui était pour moi un vrai fétiche, car j'y logeais, par la pensée, un esprit protecteur; tant il est vrai que la confiance, non moins que la crainte, est un élément du sentiment religieux.

31. Si l'on s'avisait à l'improviste de fouiller nos poches, d'examiner nos chaînes de montre ou nos bijoux, quelle belle moisson de fétiches on y pourrait faire! Nous protesterions peut-être qu'il ne s'agit pas de fétiches, mais de souvenirs, de colifichets; pourtant, il est certain que le sentiment qui nous attache à ces objets n'est, sous des formes plus ou moins laïcisées et littéraires, qu'une survivance du vieux fétichisme préhistorique, de l'animisme de nos ancêtres les plus lointains.

32. Une fois que l'homme primitif cède ainsi à la tendance d'élargir presque indéfiniment le cercle de ses relations vraies ou supposées, il est naturel qu'il y englobe certains animaux et certains végétaux, auxquels il assigne une place dans le groupe offensif et défensif formé par les membres de son clan. Bientôt un même scrupule protège hommes et *totems* contre ses caprices et sa violence, et semble, pour les uns et les

autres, attester une communauté d'origine, puisque les membres du clan, qui s'épargnent entre eux, se réclament d'une mère commune ou d'un père commun.

33. Ce respect de la vie d'un animal, d'un végétal, forme primitive du culte des animaux et des végétaux, que nous trouvons, plus ou moins mêlé d'anthropomorphisme, en Égypte, en Grèce et dans bien d'autres pays, n'est pas autre chose qu'une exagération, une *hypertrophie de l'instinct social*. Les animaux s'y prêtent plus que les végétaux et les végétaux plus que les objets inertes. Il suffit de mener un jeune enfant dans un jardin zoologique pour s'assurer que cette hypertrophie est très naturelle à l'homme. La civilisation ne la fait pas disparaître, mais lui met un frein.

34. Le culte des animaux et celui des arbres ou des plantes se rencontrent, à l'état de survivances, dans toutes les sociétés antiques. Ils y sont à l'origine des fables que l'on appelle les *métamorphoses*. Quand les Grecs nous racontent que Jupiter—Zeus—s'est transformé en aigle ou en cygne, il faut voir là des mythes contés à rebours. L'aigle dieu et le dieu cygne ont cédé la place à Zeus, lorsque les dieux des Grecs ont été adorés sous figure humaine; mais les animaux sacrés sont restés les attributs ou les compagnons des dieux, qui parfois se dissimulent sous forme animale. Leurs métamorphoses ne sont qu'un retour à leur état primitif. Ainsi, la fable nous raconte que Jupiter se métamorphosa en cygne pour plaire à Lédè. Cela signifie pour nous qu'à une époque très ancienne une tribu grecque avait pour dieu un cygne sacré et qu'elle croyait que ce cygne trouvait accès auprès des mor-

telles. Plus tard le cygne fut remplacé par un dieu à forme humaine, Jupiter; mais la fable ne fut pas oubliée et l'on imagina que ce Jupiter s'était métamorphosé en cygne pour engendrer Hélène, Castor et Pollux, les enfants du cygne divin et de Lédà.

35. Les missionnaires, dès le début du XVIII^e siècle, ont observé, chez les Indiens du nord de l'Amérique, une forme plus générale et plus rigoureuse du culte des arbres et des animaux. De ces Indiens est venu le nom de *totem*, plus exactement *otam* (marque ou enseigne), qui désigne l'animal, le végétal ou, plus rarement, le minéral ou le corps céleste en qui le clan reconnaît un protecteur, un ancêtre et un signe de ralliement. Le totémisme paraît avoir été aussi répandu que l'animisme dont il dérive; on l'observe un peu partout, sinon à l'état pur et sans mélange de conceptions religieuses plus récentes, du moins à l'état de survivances plus ou moins nettement accusées. Les religions de l'Égypte, de la Syrie, de la Grèce, de l'Italie et de la Gaule même sont tout imprégnées de totémisme.

36. Voici un exemple d'une survivance du totémisme en nos pays. La ville de Berne, de temps immémorial, entretient des ours; on raconte, pour expliquer cet usage, l'histoire d'un grand ours tué au IX^e siècle près de Berne par un chasseur dont on dit même le nom. Cette histoire, comme beaucoup de fables antiques, a été inventée de toutes pièces pour expliquer à la fois le nom de Berne (1) et le respect traditionnel des Bernois

(1) Ours, en allemand, se dit *Bär*. Le nom de *Berne* est, en réalité celtique, comme celui de *Vérone*.

pour les ours. En réalité, la cause de cette sorte d'alliance est bien plus ancienne; la preuve en a été faite de notre temps. Tout près de Berne, on a découvert un groupe en bronze, datant du 1^{er} ou du 11^e siècle de l'ère chrétienne, qui représente un ours de très grande taille s'approchant, comme pour lui rendre hommage, d'une déesse assise; l'inscription gravée sur la base du bronze nous apprend que c'est une offrande pieuse, un ex-voto à la déesse *Artio*. *Artio* est un nom celtique qui est apparenté de très près au nom grec de l'ours, *arktos*; la déesse *Artio* était alors une déesse ursine, une déesse ayant l'ours pour attribut ou pour compagnon. Donc, avant l'époque des divinités à figure humaine, *Artio* était une déesse-ourse, une ourse sacrée; le souvenir du culte de l'ours s'est maintenu dans la ville de l'ours (Berne) à travers les siècles, et c'est seulement de nos jours qu'une découverte heureuse a permis d'y reconnaître une survivance du totémisme préhistorique.

37. Le totémisme primitif n'a pas laissé moins de traces dans la littérature. La fable animale, si répandue, est la forme la plus ancienne des littératures populaires, et les enfants d'aujourd'hui la préfèrent encore à toutes les autres; c'est par elle que l'on commence leur éducation. Or, la fable n'est que le résidu des récits que combinait l'imagination et qu'acceptait la crédulité des hommes au temps lointain où les bêtes parlaient. Nos enfants s'y complaisent, parce qu'ils sont totémistes sans le savoir. Dans la Bible, telle que nous la lisons, les bêtes ne parlent qu'exceptionnellement: mais rappelez-vous le serpent de la Genèse et

l'ânesse de Balaam! Les récits primitifs qui ont été combinés et corrigés pour former la Bible devaient fourmiller d'histoires d'animaux. Dans les Évangiles, nous trouvons encore la colombe, oiseau sacré en Syrie, qui joue un rôle caractéristique dans la scène du Jourdain; mais les Évangiles et les Actes dits apocryphes, qui sont des produits de la littérature populaire, offrent de nombreux exemples d'animaux qui parlent, d'arbres qui parlent. Quand il n'y a pas de totémisme dans un monument des anciennes littératures, c'est que les traces en ont été effacées par des reviseurs.

38. L'animal *totem*, considéré comme le protecteur du clan, est, en principe, inviolable; aujourd'hui encore, on connaît des peuples chasseurs, ayant pour *totem* l'ours, qui demandent pardon à un ours avant de le tuer. Aux époques les plus lointaines auxquelles nous reporte le totémisme pur, il est probable que chaque clan avait au moins un *totem* qui ne pouvait être ni tué, ni mangé, pas plus que les individus humains du même clan. Le *totem* était donc protégé par un *tabou*. Les conséquences de ce fait ont été immenses et se font encore sentir aujourd'hui. La première a été la domestication des animaux et des plantes, c'est-à-dire la vie agricole. Supposons une tribu composée de deux clans, dont l'un a pour *totem* le sanglier, l'autre une variété de céréale sauvage. Il est dans l'intérêt de chacun de ces clans et des hommes qui le composent d'entretenir, auprès de leur campement, au moins un couple de sangliers, qui se reproduiront sous la sauvegarde de l'homme, et une petite plantation de céréales

que renouvellera la culture. Même s'ils sont pressés par la faim, les chasseurs ne mangeront pas leur *totem*, que préserve un *tabou* religieux, et ils ne se permettront qu'à titre exceptionnel de manger ou de détruire le *totem* du clan voisin. Au bout de quelques générations, les sangliers divins seront devenus des sangliers domestiques, c'est-à-dire des porcs, et le blé sauvage sera devenu une plante cultivée.

39. Comment et pourquoi cet état de choses a-t-il pris fin? Ici encore, c'est la religion qui intervient et qui fournit seule une explication satisfaisante. Le *totem* est sacré; en cette qualité, il est considéré comme un réservoir de force et de sainteté. Vivre auprès de lui, sous sa protection, est déjà chose salutaire; mais ne pourrait-on pas se fortifier davantage—au cas d'une épidémie, par exemple, ou de quelque désastre naturel—en s'assimilant la substance même du *totem*? Ainsi, exceptionnellement d'abord et pour se sanctifier, les hommes d'un clan se permirent de tuer et de manger leur *totem* en cérémonie. Peu à peu, en se multipliant, ces festins religieux devinrent des ripailles; puis, avec les progrès du rationalisme, on oublia la sainteté des animaux et des plantes, pour ne songer qu'à leur utilité. Il est permis de penser que la communion, telle que l'a pratiquée et comprise tout le moyen âge, est une survivance de cette superstition infiniment ancienne qui consiste à se fortifier et à se sanctifier par la manducation d'un être divin. Si le christianisme primitif, avec ses pratiques de théophagie, a si rapidement conquis l'Europe, c'est que cette idée de la manducation du dieu n'était pas nouvelle et ne faisait que revêtir

d'une forme moins grossière un des instincts religieux les plus profonds de l'humanité.

40. D'autre part, dans les milieux conservateurs, l'idée qu'il fallait s'abstenir de manger certains *totems* survécut longtemps aux progrès de la civilisation matérielle. L'animal ou le végétal dont il est convenu qu'on doit s'abstenir est tantôt considéré comme sacré, tantôt comme immonde; en réalité, il n'est ni l'un ni l'autre: il est *tabou*. La vache est *tabou* chez les Indous, le porc est *tabou* chez les Musulmans et les Juifs, le chien est *tabou* dans presque toute l'Europe, la fève était *tabou* en Grèce, dans les sectes des Pythagoriciens et des Orphiques. Au XVIII^e siècle, les philosophes propagèrent l'idée fautive que si certains législateurs religieux avaient interdit tel ou tel aliment, c'était pour des motifs hygiéniques. Renan lui-même croyait encore que la crainte de la trichine et de la lèpre avait fait défendre aux Hébreux l'usage de la viande de porc. Pour montrer combien cette explication est peu raisonnable, il suffit d'observer que, dans toute la Bible, on ne trouverait pas un seul exemple d'une épidémie ou d'une maladie attribuée à la consommation de viandes impures; l'idée de l'hygiène n'a pris naissance que très tard, dans le monde grec. Pour les auteurs bibliques, comme pour les sauvages actuels, la maladie est surnaturelle; *c'est un effet de la colère des esprits*. Les juifs pieux s'abstiennent de manger du porc, parce que leurs lointains ancêtres, cinq ou six mille ans avant notre ère, avaient pour *totem* le sanglier. L'explication hygiénique d'une prohibition alimentaire doit être considérée aujourd'hui comme

une marque d'ignorance; il y a longtemps déjà (1889) que la vérité, telle que je l'expose, a été reconnue par un illustre orientaliste anglais, Robertson Smith.

41. En général, rien n'est plus absurde que d'expliquer les lois et pratiques religieuses d'un passé lointain par des considérations tirées de la science moderne.

On entend dire, par exemple, que les juifs observent le Sabbat parce que leur législateur, Moïse, a su que l'homme avait besoin d'un jour de repos. Moïse, s'il a existé, n'a rien su de tel; il n'a fait que codifier un vieux *tabou*, suivant lequel un jour de la semaine était considéré comme néfaste, comme impropre au travail utile et productif. Si l'Hébreu préhistorique ne travaille pas le samedi, c'est parce que le samedi est un *mauvais jour*, exactement comme on voit aujourd'hui des gens, de ceux même qui se piquent d'être libres-penseurs, ne pas vouloir partir en voyage le 13 du mois ou un vendredi, parce que le 13 et le vendredi sont de *mauvais jours*. On peut ainsi, pour expliquer des usages très anciens, chercher des points de comparaison dans les temps modernes, mais à la condition de les demander aux survivances de la superstition, non à la science.

42. Je me hâte d'ajouter que, dans notre civilisation intense, l'hygiène du corps et celle de l'esprit conseillent de consacrer au repos un jour par semaine; c'est pourquoi l'usage sabbatique, reporté au dimanche, s'est maintenu et a même été consacré par les législations laïques. On pourrait citer bien d'autres exemples de *tabous* superstitieux qui, se trouvant par hasard conformes aux exigences de l'hygiène ou de la raison, ont

survécu dans nos civilisations modernes et, une fois laïcisés, méritent d'y survivre.

43. Pourquoi les chrétiens du moyen âge et ceux des églises grecque et romaine mangent-ils du poisson le vendredi? Ils n'en savent rien eux-mêmes, et les juifs ne savent pas davantage pourquoi ils doivent manger du poisson le vendredi soir. Ce dernier usage est tellement enraciné chez les juifs pieux, qu'on voit en Galicie des familles juives, réduites à la plus profonde misère, se procurer le vendredi un unique goujon, afin de le manger, par menus fragments, à la tombée de la nuit. Le *maigre* des chrétiens, avec sa tolérance du poisson, n'est peut-être que la coutume religieuse de manger du poisson le vendredi.

44. Si cette coutume est commune aux juifs et aux chrétiens, c'est apparemment que la date hebdomadaire de la mort du Sauveur n'y est pour rien. Le poisson est un ancien *totem* syrien. Parmi les tribus syriennes, quelques-unes s'abstenaient de certains poissons—c'est le cas des juifs; d'autres entretenaient des poissons sacrés dans des étangs et mangeaient des poissons sacrés pour se sanctifier. Cette dernière pratique fut adoptée par les premiers chrétiens, qui allèrent jusqu'à identifier le Christ à un très grand poisson (1) et à se qualifier eux-mêmes de petits poissons. « Nous sommes de petits poissons, disait

(1) Cela n'a rien à voir avec le fameux acrostiche *Ichthus* (poisson), dont les lettres forment les initiales de la phrase *Jesous Christos Theou uios sôter* (Jésus-Christ, fils de Dieu, Sauveur). Cet acrostiche a été imaginé après coup, à Alexandrie, pour expliquer et pour justifier le culte du poisson chez les chrétiens.

Tertullien, qui naissons dans les eaux du baptême; » et une inscription chrétienne de l'an 180 de notre ère qualifie Jésus de *grand poisson*. Manger le poisson sacré fut une forme primitive du repas eucharistique, parce que cet usage était très antérieur à la venue du Christ. Il persiste, sous des formes diverses, chez les juifs qui le pratiquent sans le comprendre et chez les chrétiens qui, pour en rendre compte, ont inventé mille raisons contradictoires, dans le détail desquelles il est inutile d'entrer ici.

45. Si le système des *tabous* et celui des *totems* expliquent bien des choses dans les religions et les mythologies, tant anciennes que modernes, il faut se garder de croire qu'ils expliquent tout. Quelque abus que l'on ait fait, par exemple, des mythes solaires, des mythes de l'orage et du tonnerre, il est certain qu'une interprétation naïve des grands phénomènes de la nature a donné naissance à un certain nombre de fables. Mais ces fables ont revêtu et conservé un caractère plus littéraire que religieux; ce qu'il y a d'essentiel et de profond dans les religions dérive de l'animisme, dont le culte des morts est une conséquence, et du totémisme qui a précédé les religions anthropomorphiques et les a pénétrées de ses éléments.

Revenons un instant à nos *tabous*.

46. L'origine de ces scrupules religieux n'est certainement pas raisonnable, au sens moderne de ce mot; enfants de la peur, fruits de généralisations hâtives et de rapprochements arbitraires comme les enfants et les ignorants en font tous les jours — rappelez-vous toutes les superstitions contemporaines sur le sel versé, les

fourchettes croisées, les actes et les paroles de mauvais augure—les *tabous* sont particulièrement nombreux et rigoureux dans les civilisations les plus arriérées, comme celle des Australiens actuels, où ils se transmettent par la tradition orale et constituent presque toute la science de ces sauvages. L'idée, chère au XVIII^e siècle, du sauvage libre, affranchi de toute contrainte, est inconciliable avec les données les plus élémentaires de l'ethnographie. Le sauvage libre de Rousseau n'est pas un vrai sauvage; c'est un philosophe qui s'est mis tout nu.

47. Si la race blanche était restée emprisonnée dans un réseau de *tabous*, d'interdictions portant sur la nourriture, les jours ouvrables, la liberté d'aller et de venir, le mariage, l'éducation des enfants, nous ne jouirions pas aujourd'hui de la civilisation qu'elle nous a donnée. Heureusement, chez les peuples énergiques et bien doués, il s'est produit une sélection dans le domaine des *tabous* : ceux dont l'expérience a montré l'utilité sociale ont subsisté, tantôt sous la forme de règles d'étiquette, tantôt sous celle de préceptes moraux et de lois civiles; les autres ont disparu ou ne survivent qu'à l'état de basses superstitions. Cette œuvre d'émancipation progressive a été secondée par les législateurs religieux, par les prêtres, qui, en codifiant les *tabous*, en ont empêché la multiplication abusive et en ont supprimé beaucoup, du fait même qu'ils ne les sanctionnaient pas tous. Là encore, et sur une question d'importance capitale, le rationalisme du XVIII^e siècle a fait fausse route; alors qu'il considérait les premiers prêtres comme des oppresseurs et des

fourbes, nous devons reconnaître en eux les artisans d'une émancipation relative, qui s'est poursuivie plus tard *malgré le sacerdoce* et a ouvert la voie d'une émancipation plus complète. Mais le rôle bienfaisant du sacerdoce, dans la répression des superstitions gênantes, des *tabous* puérils, n'est pas seulement un des grands faits du passé. Aujourd'hui même, on sait que les prêtres catholiques ont souvent le devoir, en confession, de rassurer leurs fidèles contre des scrupules vains, héritage de *tabous* préhistoriques, dont l'ignorance est toujours prompte à s'embarrasser.

48. L'histoire de l'humanité est celle d'une laïcisation progressive, qui est loin encore d'être accomplie. A l'origine, toute l'atmosphère où elle se meut est comme saturée d'animisme; partout voltigent des esprits dangereux, sinon malfaisants par principe, qui pèsent sur l'activité de l'homme et la paralysent. La sélection des *tabous* fut un premier progrès, mais ce ne fut pas le seul. L'humanité n'est pas restée passive en présence des mille forces spirituelles dont elle se croyait environnée. Pour réagir contre elles, pour les dompter et les asservir à ses fins, elle a trouvé un auxiliaire dans une fausse science qui est la mère de toutes les vraies sciences, la magie. J'ai proposé de définir la magie *la stratégie de l'animisme*, et je crois que cette définition vaut mieux que celle de Voltaire : *le secret de faire ce que ne peut faire la nature*, car le primitif n'a aucune idée de ce que peut faire la nature, et la magie aspire précisément à la contraindre. Grâce à la magie, l'homme prend l'offensive contre les choses, ou plutôt il devient comme le chef d'orchestre dans le grand

concert des esprits qui bourdonnent à ses oreilles. Pour faire tomber de la pluie, il verse de l'eau; il donne l'exemple, il commande et croit se faire obéir. Évidemment, dans l'exemple cité, le magicien perd son temps et sa peine; mais rappelez-vous le mot profond de Bacon : « *Natura non vincitur nisi parendo* » — « on ne peut vaincre la nature qu'en lui obéissant ». Cette idée d'une solidarité des phénomènes, d'une action réciproque de la volonté de l'homme sur les volontés des esprits ambiants, est déjà, malgré les illusions où elle s'égaré, un principe scientifique.

49. Une fois la magie devenue une profession, une institution nécessaire du corps social, il a bien fallu que le magicien s'ingéniât à réaliser des effets heureux qui fissent reconnaître et respecter sa puissance; le charlatan se fit astrologue, médecin, métallurgiste, et, comme l'astrologue et l'alchimiste du moyen âge, accrut le capital humain de découvertes utiles qui devaient finir par le rendre inutile lui-même. Je pourrais montrer que toutes les grandes inventions de l'humanité primitive, y compris celle du feu, ont dû être faites sous les auspices de la religion et par l'infatigable ministère de la magie. Assurément, la magie n'a pas produit partout les mêmes résultats; il y fallait un terrain propice; mais si elle ne subsiste plus aujourd'hui dans les pays civilisés qu'à l'état de survivance, exactement comme le totémisme, c'est à elle et au totémisme que le monde moderne doit les éléments de la civilisation dont il jouit.

Ainsi, et cela me semble un résultat essentiel de notre enquête, l'origine des religions se confond avec les

origines mêmes de la pensée et de l'activité intellectuelle des hommes; leur décadence ou leur limitation est l'histoire des progrès qu'elles ont seules rendus possibles.

50. Les religions ne sont pas, comme le croyaient Voltaire et, plus près de nous, des hommes comme Carl Vogt et Mortillet, des chancres greffés par l'avidité et la fraude sur l'organisme social, mais la vie des sociétés elles-mêmes à leur début. Avec le temps, la religion a donné naissance à des branches spéciales des connaissances humaines, aux sciences exactes, à la morale, au droit, qui se sont naturellement développés à ses dépens.

Sous nos yeux encore, les *tabous* tendent à se codifier en lois raisonnables; l'animisme perd le terrain que gagnent la physique, la chimie, l'astronomie, et se réfugie, aux confins de la science, dans le spiritisme. Enfin la magie, dont le rôle est si grand dans certains rites, abdique son caractère, et ces rites tendent à devenir des symboles, comme la communion dans les églises chrétiennes réformées.

*
* *

51. Les régressions vers l'animisme et la magie, que croient constater les historiens et qu'ils qualifient de « renaissances religieuses », ne sont, en vérité, qu'apparentes; elles tiennent au mélange d'esprits émancipés, mais peu nombreux encore, avec une foule restée ignorante et superstitieuse. C'est ce qui s'est passé à la

fin du XVIII^e siècle, lorsque la Révolution, préparée par les classes libérales et libérées, brisa les barrières qui les séparaient de ce que Voltaire appelait *la canaille* et élargit démesurément la cité française. Il en résulta, au bout de peu d'années, la réaction catholique qui triompha de 1815 à 1830 et prolongea ses effets jusqu'à notre temps.

De même, après 1848, l'établissement prématuré du suffrage universel, dans un pays où l'enseignement primaire existait à peine, eut pour effet la régression apparente de la société française, non seulement sous le second Empire, qui en fut le produit, mais pendant les vingt-cinq ou trente premières années de la troisième République, qui furent le « beau temps » du cléricisme.

52. Nous avons assisté à une recrudescence de la thaumaturgie, de la médecine miraculeuse, du culte des idoles bariolées, à la vogue du spiritisme, du démonisme et de l'occultisme. Il est à craindre que pareils phénomènes ne s'observent dans l'Europe orientale, si le mouvement libéral actuel vient à y réussir avant que les masses profondes des nations aient été instruites et éclairées.

53. Ceux qui parlaient, il y a cent cinquante ou cinquante ans, ceux qui parlent, aujourd'hui encore, d'en finir, comme par une mesure de police, avec les religions, ceux-là, qu'ils s'appellent Voltaire, d'Holbach ou Edgar Quinet, n'ont jamais médité sur les conditions du progrès intellectuel, ni sur la force des survivances qui lui font obstacle. Non seulement les religions, qui se partagent actuellement l'Europe, ont devant elles un avenir indéfini, mais on peut être certain qu'il en restera

toujours quelque chose, parce qu'il restera toujours du mystère dans le monde, parce que la science n'aura jamais accompli toute sa tâche, parce que les hommes apporteront toujours dans la vie les illusions de l'animisme ancestral, tour à tour exaltées par la douleur qui cherche une consolation, par le sentiment de notre faiblesse, par l'admiration émue des magnificences ou des terreurs de la nature. Mais les religions elles-mêmes tendent à se laïciser, comme les sciences auxquelles elles ont donné naissance. Depuis trois siècles à peine, l'alchimie est devenue la chimie, l'astrologie est devenue l'astronomie, le *Discours sur l'Histoire universelle* de Bossuet a été récrit, dans un esprit laïc, par Voltaire, par Michelet et par d'autres. Un courant invincible vers la laïcisation entraîne la pensée humaine tout entière. Il en était déjà ainsi en Grèce au v^e siècle, du temps d'Hippocrate et d'Anaxagore; il en sera de même encore longtemps après nous.

54. Parmi les tâches multiples qui incombent à la science, une des plus importantes est de constituer l'histoire des religions, d'en retracer les origines et d'en expliquer les vicissitudes. Ce sont là des études très fécondes et qui ne datent pour ainsi dire que d'hier. L'enseignement de l'histoire des religions, dans les diverses universités, est encore dans l'enfance. Mais le besoin commence partout à s'en faire sentir, le public s'y porte avec un vif intérêt et l'on peut croire que le xx^e siècle ne manquera pas d'encourager des études qui se proposent non seulement d'élever et d'instruire, mais de libérer l'esprit humain.

BIBLIOGRAPHIE (1)

Le meilleur manuel général de l'histoire des religions est celui de Chantepie de la Saussaye (Nouv. éd. allem., 1925; trad. fr., 1904), qui laisse toutefois de côté le christianisme. Pour l'histoire du christianisme, on peut avoir recours à Funck, *Kirchengeschichte* (5^e éd. all., 1907; trad. fr., 1895), ouvrage exact et clair, mais très partial pour l'Église romaine. Hastings a publié une *Encyclopédie générale des religions* (en anglais; 1908-1920).

Il est impossible d'être au courant sans lire les revues spéciales : en France, la *Revue de l'Histoire des Religions* ; en Allemagne, l'*Archiv für Religionswissenschaft* ; en Angleterre, le *Hibbert Journal*, *Folklore*, *Man*, etc.

OUVRAGES GÉNÉRAUX. — Durkheim, *Formes élémentaires de la vie religieuse*, 1912 ; R. Dussaud, *Introduction à l'histoire des religions*, 1914 ; M. Guyau, *L'Irréligion de l'avenir*, 1887 ; M. Hébert, *Le Divin*, 1907 ; M. Jastrow, *The study of religion*, 1902 ; Jevons, *Introd. to the hist. of religion*, 1896 ; Lang, *Myth, Ritual and Religion*, 1899 ; L. Lévy-Brühl, *La mentalité primitive*, 1922 ; Mac-Lennan, *Studies in ancient history*, nouv. éd., 1886 ; W. Mannhardt, *Wald-und Feldculte*, 3 vol., 1875-1877 ; *Mythol. Forschungen*, 1884 ; Max Müller, *Introd. to the science of religion*, 1875 (trad. fr.) ; F. Ratzel, *Völkerkunde*, 2^e éd., 1894 ; S. Reinach, *Cultes, mythes et religions*, 5 vol., 1904-1923 ; A. Réville, *Prolegom. à l'hist. des religions*, 1881 ; A. Sabatier, *Esquisse d'une philos. de la religion*, 1897 ; H. Schurtz, *Urgeschichte der Kultur*, 1900 ; Luquet, *Art et relig. des hommes fossiles*, 1926.

3.—Bréal et Bailly, *Dictionn. étymol. latin*, 1885, p. 157 ; Jastrow, *Study of religion*, p. 131.

8.—S. R., *Cultes*, t. I, p. 1 ; t. II, p. 18 ; L. Marillier, *Tabou mélanésien* (in *Études de critique*, 1896, p. 35) ; Frazer, *Golden Bough*, 3 vol., 2^e éd., 1900 (capital ; trad. française) ; 4^e éd., 11 vol., 1913.

13.—E. Clodd, *Animism*, 1905.

17.—O. Gruppe, *Griechische Culte und Mythen*, t. I, 1887 (histoire des études d'exégèse mythologique) ; J. Réville, *Phases de l'hist. des religions*, 1909.

(1) Cette bibliographie est à l'usage des lecteurs du présent volume ; elle renvoie à beaucoup d'ouvrages et d'articles de bonne vulgarisation et ne renvoie qu'exceptionnellement aux recueils ou traductions de textes (sauf quand ils sont précédés d'introductions à la portée du public lettré).

Les numéros sont ceux des paragraphes du texte auxquels se rapporte la bibliographie.

- 18.—N. Bergier, *Dictionnaire théologique*, dans l'*Encyclopédie méthodique* (plusieurs fois réimprimé à part), art. *Révélation*.
- 20.—Sur le sacerdoce, S. R., *Cultes*, t. II, p. 3, 22.
- 24.—Haddon, *Magic and fetishism*, 1906.
- 34.—M. W. de Visser, *Die nichtmenschengestaltigen Götter der Griechen*, 1903 (capital). Sur les métamorphoses, S. R., *Cultes*, t. III, p. 32, 76.
- 35.—Frazer, *Le totémisme*, 1898 (trad. augmentée); *Totemism*, 4 vol., 1910; Rob. Smith, *The religion of the Semites*, nouv. éd., 1906 (trad. all., 1899); A. Lang, *The secret of the totem*, 1895; A. Van Gennep, *L'état du problème totémique*, 1920; S. R., *Cultes*, t. I, p. 9, 79 (exogamie).
- 36.—Ours de Berne: S. R., *Cultes*, t. I, p. 55.
- 38.—Interdictions alimentaires: S. R., *Cultes*, t. II, p. 12.—Domestication des animaux: *Ibid.*, t. I, p. 85.
- 39.—G. d'Alviella, *La théorie du sacrifice et Rob. Smith*, in *Rev. Université de Brax.*, 1897, p. 499; Hubert et Mauss, *Le sacrifice*, in *Année sociol.*, 1898, p. 29; S. R., *Cultes*, t. I, p. 97; Loisy, *Essai hist. sur le sacrifice*, 1920.
- 41.—Sabbat: S. R., *Cultes*, t. I, p. 16, 429.
- 43.—Poisson: *Ibid.*, t. III, p. 43, 103; Dölzer, *Röm. Quartalschrift*, 1909, p. 3.
- 48.—Hubert et Mauss, *Théorie générale de la magie*, in *Année sociol.*, 1904, p. 1 et suiv.; Van Gennep, *Les rites du passage*, 1909.
- 50.—Origine de la morale: S. R., *Cultes*, t. II, p. 7; Frazer, *Psyche's task*, 2^e éd., 1913 (trad. fr.).
- 53.—Sur le paradoxe de Quinét (que la Révolution aurait dû déchristianiser de force la France), voir Peyrat, *La Révolution*, 1866.



Sous le titre: *Religionsgeschichtliches Lesebuch*, M. Bertholet a publié (1908) un recueil de traductions des textes les plus importants relatifs aux religions de la Chine, de l'Inde, de la Perse et de l'Islam; ces textes sont précédés d'introductions et accompagnés de bibliographies. Il existe un recueil analogue pour les religions dites sémitiques par Gressmann, *Autorientalische Texte und Bilder*, 1909. En français, nous avons L. Leblois, *Les Bibles*, 7 vol. 1883-8.

ÉPILOGUE

SOMMAIRE.—Rôle effacé des Eglises dans la guerre mondiale.—Exaltation du patriotisme, qui revêt le caractère des religions.—Diffusion des superstitions et du spiritisme.—Impuissance de Pie X; politique sage de Benoît XV.—Grandeur et décadence de Wilson.—Etat prospère du catholicisme, fortifié par la crainte du bolchevisme, dans les classes cultivées.—L'insuccès de Wilson et le protestantisme libéral.—Projets de réunion des Eglises dans le protestantisme anglais.—La Russie bolcheviste; symptômes d'un renouveau religieux; persécution des Eglises.—La Jeune Turquie, panislamisme et pantouranisme.—Succès et crimes du gouvernement nationaliste.—Illusions des Arméniens en 1908; massacres de Cilicie.—Massacres d'Arméniens pendant la grande guerre et après.—Pas d'Arménie indépendante; recul du christianisme en Asie.—Amélioration de la condition juridique des juifs.—Agitation pour le Numerus clausus; renouveau d'antisémitisme en Allemagne.—Souffrances des juifs russes et polonais pendant et après la guerre mondiale.—Emigration.—Le shinto japonais.—Décadence de la religion officielle en Chine.—Survivance des religions paysannes.—Le nationalisme mystique en Inde; Gandhi et Annie Besant.—Les religions de l'Inde au service des ambitions politiques de libres-penseurs.—Persistence et formes nouvelles de l'universalisme.

I. Les Eglises établies n'ont joué qu'un rôle effacé dans la guerre mondiale (1914-1918). Sans doute, les principaux coupables, nobles austro-hongrois et prussiens, étaient des catholiques ou des piétistes luthériens; mais leur crime fut un effet de leurs convoitises, non de leurs croyances. Les diverses religions apportèrent des consolations efficaces à des millions de cœurs et de corps brisés; elles

stimulèrent les œuvres charitables, écloses de toute part ou réveillées ; mais le patriotisme et l'amour de l'humanité firent de même. En vain le Khalife proclama la guerre sainte : on vit des Arabes musulmans combattre à côté des Anglais pour conquérir la Palestine et Jérusalem (décembre 1917). L'Église orthodoxe de Russie, esclave du despotisme tsariste, ne fut pas un élément de force au début de la guerre et s'effondra misérablement dans la courte crise qui donna le pouvoir aux mécréants bolchevistes.

2. Si les religions établies semblèrent rester ainsi à l'écart, une certaine religion occupa, dès l'abord, le premier plan. Le christianisme est une religion universaliste, qui ne tient compte ni de la diversité des nations ni de leurs frontières ; Jean-Jacques Rousseau estimait même qu'il était directement opposé au patriotisme (1). Au début du xx^e siècle, des religions en décadence, avaient essayé, comme le paganisme au iv^e siècle, de s'identifier au culte de la patrie ; on entendait dire souvent, avec plus ou moins de sincérité, qu'un vrai Français devait être un catholique romain, comme un vrai Russe devait être un orthodoxe. Mais quand la guerre commença et ébranla les nerfs de toutes les nations, le patriotisme revêtit immédiatement l'esprit, l'énergie et l'intolérance des religions. Des saints nationaux, comme saint Georges et Jeanne d'Arc, furent invoqués par la Grande-Bretagne et par la France ; en Allemagne, le « Dieu allemand », si souvent appelé à l'aide par Guillaume II, n'était pas le Dieu chrétien ni même le

(1) J.-J. Rousseau, *Contrat social*, ch. VIII.

Jéhovah de la Bible, mais l'Odin ou le Thor de la mythologie germanique. Si l'Islam sembla s'effondrer, le patriotisme panislamique et le nationalisme turc en prirent la place. Le plus grand nombre des juifs se rallièrent autour du drapeau du Sionisme, qui n'est pas une forme du judaïsme religieux, mais une religion nouvelle fondée sur l'idée de patrie. En ces jours de conflits exaspérés et de haines entre des groupes de nations, l'internationalisme fut l'objet d'autant de mépris et de colère que l'eût été la libre pensée au temps des Croisades.

3. Des superstitions de l'espèce la plus grossière et des légendes puérides—comme celle des anges protégeant la retraite britannique après la défaite de Mons—fleurirent tant aux armées que parmi les malheureuses populations civiles. Les devins n'eurent jamais plus de clients ; les prophètes parlèrent devant de vastes auditoires ; les amulettes se vendirent par millions ; les illusions du spiritisme et de l'occultisme se répandirent comme des feux de prairie. Les superstitions sont plus anciennes que les religions ; elles se déchainent quand les religions déclinent. Croire ou ne pas croire à des dogmes révélés est infiniment plus tentant et aussi plus facile que de se fier uniquement à la raison ; par ce motif, l'incrédulité absolue et la crédulité sans bornes sont plus fréquentes que le vrai rationalisme.

4. Une grande puissance spirituelle restait debout, qui aurait pu intervenir à temps pour empêcher la guerre. Mais le pape Pie X enjoignit vainement à son nonce d'admonester l'empereur d'Autriche-

Hongrie; le prélat ne put même obtenir une audience de ce vieillard trop bien gardé. Le successeur de Pie X, Benoît XV, dut compter avec une majorité de cardinaux pro-germans, avec la haine des ordres monastiques contre la France « persécutrice », avec la partialité naturelle des aristocraties pour le principe d'autorité qui, dans beaucoup de pays catholiques, notamment en Espagne, conquiert et conserva des sympathies à la cause allemande. Il s'efforça de rester strictement neutre, comme s'il eût été encore un souverain temporel. Il adressa des consolations à la Belgique, mais pas un mot de reproche aux envahisseurs de ce pays catholique, qui se conduisaient en assassins et en brigands; il protesta contre les méthodes nouvelles et abominables de guerre, mais sans condamner ceux qui en avaient donné l'exemple; il ordonna de prier pour la paix, une paix sans victoire, mais ne souffla mot des responsabilités encourues par les agresseurs, ni des légitimes exigences de leurs victimes. Le jour vint où des paroles vraiment chrétiennes sur l'infamie de la guerre et l'espoir en l'avènement d'une ère meilleure ne furent prononcées que par un professeur protestant, le président Wilson, que M. Loisy, dans une leçon d'ouverture au Collège de France (2 décembre 1918), appela « le pape de l'humanité » (1).

Mais si le « pape de l'humanité » n'eut qu'un pontificat éphémère, celui de Rome échappa aux excès

(1) « Le nouvel Évangile a été annoncé, comme il convenait, par le chef d'un peuple libre; le président des États-Unis a parlé en médiateur de la nouvelle Alliance, en pape de l'humanité. »

du dénigrement comme à ceux de l'enthousiasme. Sa politique, presque périlleuse à force de prudence, fut couronnée de succès. Il avait trompé beaucoup d'attentes, mais n'avait blessé gravement aucune susceptibilité. Sa charité, à défaut de son jugement, avait été impartiale. Quand l'étoile allemande déclina, Benoît XV eut de bonnes paroles pour « sa chère France » ; l'héroïne nationale française, Jeanne d'Arc, fut canonisée (1920) ; des relations diplomatiques furent renouées entre la France et le Saint-Siège (1921) ; le gouvernement italien ne fut plus tenu en suspicion, et le successeur de Benoît XV, Pie XI, reçut des honneurs officiels à Rome quand il monta sur le trône pontifical (février 1922).

5. Aujourd'hui (1924), il faut reconnaître que l'avenir du catholicisme paraît plus brillant qu'en 1914. Deux nouveaux États indépendants, la Pologne et la Hongrie, l'un et l'autre catholiques, sont en contact étroit avec les Slaves schismatiques, dont la réunion à l'Église romaine paraît d'autant moins une chimère que l'Église russe orthodoxe est plus irrémédiablement décriée et que la Russie ne peut se passer d'une forme quelconque de discipline religieuse. La Syrie et la Palestine sont aux mains de nations chrétiennes, ouvrant largement la porte à l'enseignement et à la propagande catholiques. Le catholicisme reste très puissant en Autriche et dans l'ouest de l'Allemagne. La France, ayant repris l'Alsace-Lorraine, où la tradition catholique est vivace, et occupé la rive gauche du Rhin, a été obligée de modifier sa politique qui, depuis la Séparation, consistait à ignorer l'Église.

Les congrégations, revenues à petit bruit, ont retrouvé toute leur influence; la libre pensée militante est décriée. Le seul point noir, qui va grandissant, est la difficulté de recruter le clergé séculier. La partie catholique de l'Irlande est devenue virtuellement indépendante (décembre 1921). Dans la Grande-Bretagne elle-même, les ordres religieux catholiques et leurs écoles ont atteint un haut degré de prospérité. Aux États-Unis, l'Église de Rome est plus puissante que jamais; une union catholique, celle de jeunes gens dits *Chevaliers de Colomb*, a joué un rôle considérable pendant la guerre et après.

Mais il y a plus. En ces jours de révolution ou de menaces de révolution, une haute et très ancienne autorité est un élément de stabilité qui n'est pas négligeable. Dans le monde entier, les classes les plus évoluées de la société ont été terrifiées par le bolchevisme russe, sanglant retour à l'autocratie des siècles de fer. Même les agnostiques professent du respect pour une puissance qui peut épargner de pareilles catastrophes à la civilisation. Cela ne signifie pas et ne présage pas un renouveau vraiment religieux, bien qu'il y ait quelques symptômes d'un phénomène de ce genre en Russie; mais cela signifie bien certainement pour toutes les Églises, et particulièrement pour la mieux organisée de toutes, l'Église romaine, un renouveau d'influence dans le domaine politique et social. Empereurs et rois ont mordu la poussière; le « serviteur des serviteurs de Dieu » au Vatican, ayant survécu à eux tous et enseignant aux hommes une leçon meilleure, a du moins une chance d'être reconnu une fois

de plus comme un des piliers solides d'un monde profondément ébranlé.

* * *

Après ces réflexions d'ordre général, ces indications sur la situation privilégiée de l'Église romaine, nous pouvons passer plus rapidement sur les autres groupements religieux que les événements politiques de notre temps ont affectés.

* * *

6. Le protestantisme le plus libéral, avec le vieux fonds d'esprit prophétique qui persiste en lui, aurait remporté une victoire splendide si l'opinion américaine avait suivi le président Wilson dans sa tentative généreuse de marier la morale à la politique. Loin de le suivre, elle le désavoua ; elle renonça, dans un accès de timidité, à pacifier le monde au nom des idées de justice et de charité. Tombé malade (septembre 1919), abandonné par la majorité du Sénat, qui refusa de ratifier le traité de Versailles (19 novembre 1919), Wilson assista à la défaite écrasante de son parti lors de l'élection présidentielle de 1920. Son nom vivra pourtant, parmi les plus grands de l'histoire, à côté de ceux des plus illustres vaincus.

7. Dans le protestantisme britannique, les projets de réunion des Églises chrétiennes ont conservé de chauds partisans. En attendant qu'ils aboutissent, on a vu un ministre baptiste et un ministre presbytérien prêcher dans les cathédrales anglicanes de Canterbury et de Durham. L'évêque de Londres, en 1919, mit en avant un plan de réunion avec l'Église

wesleyenne. La conférence de Lambeth Palace (1920), où 252 évêques anglicans étaient présents, consacra beaucoup de séances au problème du rétablissement de l'unité, sans perdre de vue les Églises orthodoxes de l'Orient qui, rejetant l'autorité du Pape, semblent plus aptes, dogmatiquement, à se rapprocher de l'anglicanisme ; mais le catholicisme romain a une bien autre force expansive et dispose seul de l'incomparable milice des congrégations.

8. L'aversion des millions de recrues russes pour la guerre, la soif ardente de la terre chez les paysans, l'emportaient de beaucoup, en 1917, sur les scrupules chrétiens et sur le patriotisme que prêchait l'Église ; aussi, lors de la révolution communiste de novembre, le haut clergé orthodoxe n'offrit aucune résistance. Depuis, la politique religieuse des maîtres de la Russie passa par plusieurs phases. D'abord, les bolchevistes se contentèrent de piller les riches couvents, de propager la libre pensée dans les écoles et par les journaux à leur solde, mais sans essayer de déchristianiser la Russie par la violence. « Il faut, dit un des premiers manifestes du nouveau pouvoir, combattre la religion en éclairant le peuple ; les Églises ne concernent pas l'État, mais seulement les croyants ; toutefois, les enfants ayant droit à la vérité scientifique, l'accès des écoles doit être interdit aux clergés. » A Moscou, sur une porte du Kremlin, on afficha en lettres géantes : « La religion est l'opium du peuple. » Bien que les attentats contre les ecclésiastiques aient été nombreux en 1917 et en 1918, il n'y eut pas de persécution en règle. Entre temps, la famine, les épi-

démies, la misère ramenaient le peuple au pied des autels ; même parmi les soldats et les marins de l'armée rouge, les habitudes religieuses reprirent le dessus. Dans beaucoup d'usines, les ouvriers rétablirent spontanément les icones ; partout se formèrent des associations religieuses pour assurer la régularité des services. Ce renouveau de la foi, ou, du moins, de ses pratiques, fut constaté officiellement à la fin de 1919, dans un rapport au Congrès des commissaires. Le Gouvernement y répondit par une explosion d'intolérance. Un cadre d'agitateurs antireligieux fut créé pour « démasquer la religion aux yeux des masses ». Confiscations, profanations d'églises, violences contre les ministres de tous les cultes (les musulmans exceptés) se multiplièrent à tel point et dans des conditions si odieuses qu'on vit à Paris des représentants de toutes les confessions s'unir dans une protestation collective (mars 1923). L'exception faite en faveur des musulmans tenait à la politique des Soviets qui, en Asie centrale et dans le nord de l'Inde, s'alliaient par leurs émissaires, contre la puissance ou l'influence britannique, avec les lamas, les brahmanes et surtout les sectateurs de Mahomet.

9. La révolution qui avait porté au pouvoir les Jeunes Turcs et leur Comité dit *Union et Progrès* (1908) se réclamait, mais en paroles seulement, des idées occidentales. Son but véritable était le *panislamisme*, conception politique plutôt que religieuse, qui faisait appel au fanatisme des simples contre les Arméniens, les Grecs et les non-musulmans en général. Quelques exaltés conçurent même l'idée

du *pantouranisme*, projet d'un immense Empire embrassant la Finlande et la Hongrie en Europe, l'Asie Mineure et tout le nord de l'Asie jusqu'au Pacifique : les Touraniens, ainsi opposés aux Aryens, invoquaient comme héros nationaux, non des musulmans, mais Attila, Gengis-Khan et Tamerlan. Le triomphe du panislamisme, où l'idée religieuse tient peu de place, devait préparer celui du pantouranisme, fondé, aux yeux de demi-lettrés, sur l'idée de race et l'ethnographie.

L'entrée en guerre de la Turquie contre la Russie, l'Angleterre et la France ne fut pas accompagnée d'un réveil religieux ; le *djihad* (guerre sainte), proclamé par le Khalife, resta sans écho. Les Arabes ayant pris le parti des Anglais, les régions arabes de l'Empire en furent détachées (armistice de Mudros, octobre 1918) ; mais, en août 1919, sous l'inspiration de Mustafa Kemal Pacha, un gouvernement national, indépendant de celui de Constantinople, se forma sur les hauts plateaux de l'Anatolie et refusa d'accepter le traité de Sèvres, conclu par les Puissances victorieuses avec le sultan (août 1920). Comme les Grecs, maîtres de Smyrne, avançaient imprudemment en Asie Mineure, les Turcs leur infligèrent des défaites écrasantes, suivies d'affreuses boucheries de chrétiens ; Smyrne fut réduite en cendres. L'Europe, lasse de guerres et désunie, laissa faire (1) ; dans ce

(1) Paix de Lausanne (24 juillet 1923), remplaçant le traité de Sèvres et le revisant. L'Arménie retombe sous le joug turc ; la Turquie ne permet pas le retour des Arméniens exilés ; les Grecs doivent quitter Constantinople : les Capitulations sont supprimées, etc.

qui restait de l'Empire turc en Asie et en Europe, les Grecs furent contraints de s'expatrier, les chrétiens et les juifs privés de tous emplois et soumis à de continuelles vexations. Sultanat et Khalifat furent supprimés sans résistance (1924), les derviches abolis, l'Etat séparé de l'Eglise (1928); la victoire appartient au parti turc qui fait appel au patriotisme, non à la foi, qui substitue le code suisse à la loi coranique et vise à faire de l'Anatolie un pays de civilisation européenne, mais autant que possible sans Européens.

10. L'avènement des Jeunes Turcs (1908) avait été salué comme une libération par les Arméniens; mais les massacres de Cilicie, qui coûtèrent la vie à 20.000 d'entre eux, les eurent bientôt détrompés (avril 1909). Le fanatisme d'antan, mué en nationalisme, n'était que plus sanguinaire. Lorsque la Turquie se joignit à l'Allemagne (novembre 1914), elle crut l'occasion propice d'en finir avec les Arméniens. D'horribles tueries furent ordonnées à Bitlis, Sivas, Trébizonde (1915); des dizaines de milliers de gens paisibles furent égorgés, noyés ou brûlés vifs. Ce qui restait fut poussé comme un troupeau vers la Mésopotamie; la plupart, en route, moururent de faim. On a parlé de plus de 600 000 victimes. La responsabilité de ces crimes inéxpiables incombe en partie à l'État-major prussien, qui refusa de dire un mot pour les arrêter, comme l'établit le témoignage du missionnaire allemand J. Lepsius, publié cinq ans après. A la Conférence de la Paix (1919), les délégations arméniennes demandèrent la création d'une Arménie indépendante, allant du

Caucase à la Cilicie ; mais, pour que cet État naquit viable, il fallait qu'une grande Puissance en acceptât le *mandat*. Malheureusement, les États-Unis, sur lesquels comptait l'opinion européenne, refusèrent de rendre ce service à l'humanité. Le traité de Sèvres (août 1920) stipula l'indépendance d'une Arménie restreinte, avec ports sur le mer Noire ; mais, faute de forces militaires pour exécuter ce projet, il resta lettre morte. Les nationalistes turcs, solidement établis à Angora, s'allièrent à la Russie bolcheviste ; les États chrétiens formés, depuis 1918, dans le Caucase, furent écrasés comme dans un étau. De nouvelles hécatombes d'Arméniens marquèrent les derniers mois de 1920. Au début de cette année, les Turcs avaient poursuivi leur politique d'extermination en Cilicie, où les troupes françaises étaient trop faibles pour les contenir. Le projet d'une petite Arménie du Sud, sous le protectorat français, dût être abandonné comme celui d'une Arménie du Nord. Ces désastres subis par la civilisation gréco-latine et chrétienne en Asie devaient être aggravés, en 1923, par le massacre ou la fuite éperdue des Hellènes d'Asie Mineure. Comme en 1453, au terme de la Guerre de Cent ans, l'Occident était trop las pour réagir. Même il ne manqua pas, en France et en Angleterre, de gens d'esprit paradoxal pour exalter les Turcs aux dépens des Arméniens et des Grecs.

11. Le condition juridique des juits dans les pays où ils étaient opprimés s'est beaucoup améliorée depuis 1917 : ils reçurent droit de cité en Russie (1917), en Roumanie (1918), en Pologne (1920). Les

traités internationaux, de 1919 à 1920, reconnaissant les droits des minorités ethniques et religieuses, assurèrent aux juifs de l'Europe orientale la tutelle de la Société des Nations. Mais ces réformes, en facilitant aux juifs l'accès des carrières libérales et des emplois publics, alarmèrent les bourgeoisies qui en détenaient presque le monopole ; une agitation très vive commença pour réduire le nombre des juifs dans les Universités (*numerus clausus*), ou pour leur y rendre la vie impossible par des sévices. La Hongrie seule adopta le *numerus clausus* (1920) ; mais des émeutes continuelles d'étudiants se produisirent en Roumanie et en Pologne pour le réclamer. Ce protectionnisme d'un nouveau genre trouva des adeptes en Autriche et en Allemagne ; même aux États-Unis, une proposition en faveur du *numerus clausus* fut faite à l'Université de Harvard, mais repoussée à l'unanimité par les professeurs (mai 1923).

Le fait que certains juifs jouèrent un rôle important dans les révolutions qui se succédèrent depuis 1918—Trotsky en Russie, Bela Kun en Hongrie, Kurt Eissner en Bavière—accrédita l'idée folle que les juifs en bloc avaient ourdi une conspiration contre la civilisation chrétienne, la famille et la propriété. Cette fable, qui trouva créance même en Angleterre et aux États-Unis, fut propagée par la publication, à des centaines de milliers d'exemplaires et en toutes langues, d'un faux ridicule, plagiat d'un livre satirique de 1865, les prétendus *Protocoles des doyens de Sion*, procès-verbal d'une réunion imaginaire où le programme de la grande conspiration aurait été

arrêté. Tous les partis de réaction, dans les anciens Empires centraux, se coalisèrent pour faire la guerre aux juifs, sous l'emblème de la croix gammée (le *svastika* indou), considérée comme le symbole de l'« Aryanisme ». Des troubles violents eurent lieu à Berlin, à Vienne et surtout en Bavière, devenue, depuis 1922, le foyer le plus ardent d'antisémitisme, attisé par le militarisme prussien. Il n'y eut rien de religieux dans tous ces mouvements, que plusieurs cardinaux allemands condamnèrent. Mais, comme au temps de la Peste noire, on rendait les juifs responsables des malheurs publics ; la joie de nuire au prochain et la crainte de la concurrence y trouvaient également satisfaction.

12. Si l'on excepte les Arméniens, aucune minorité religieuse n'a autant souffert que les juifs russes. Dès le début de la guerre, ils furent refoulés de Pologne en Russie sous le prétexte qu'ils pouvaient renseigner l'ennemi, alors que les vrais traîtres étaient dans la haute armée russe et à la Cour. Pillages et pendaisons en masse se succédèrent. Après la Révolution de novembre 1917, les juifs d'Ukraine furent abandonnés sans défense aux bandes de Petlioura et de Makhno ; six cents villes ou villages furent saccagés ; il y eut plus de 150 000 victimes (1919). D'autre part, la réaction russe, cherchant un bouc émissaire des désastres de la patrie, désigna naturellement les juifs, dont un grand nombre, comme d'ailleurs les officiers russes de l'ancien régime, avaient pris service dans le Gouvernement bolcheviste pour vivre ; on imputa même aux seuls juifs l'as-

sassinat du tsar et de sa famille. Les armées dites *blanches*, dans leurs vaines tentatives de reprendre le pouvoir, multiplièrent les exécutions et les exactions. L'occupation de la Galicie par l'armée polonaise fut marquée par des excès analogues. On estime à un million le nombre de juifs russes ou polonais assassinés, morts de froid ou de faim. A Berlin, à Belgrade, à Paris même, la réaction russe ne cessa pas d'associer à son rêve de restauration du tsarisme celui de gigantesques *pogroms* (massacres de juifs).

L'impossibilité de gagner leur vie dans les villes, où l'industrie était presque morte, poussa des milliers de juifs vers l'agriculture ; ainsi l'immense *ghetto* de la Russie occidentale a commencé à se vider vers l'Est de l'Empire et la Sibérie, alors que des mesures restrictives diminuaient beaucoup l'émigration aux États-Unis. L'afflux des juifs persécutés vers la Palestine, pays sans ressources, est resté assez insignifiant.

13. Au Japon, où le fanatisme religieux est inconnu, il y a longtemps que le *shintô*, religion nationale teintée de buddhisme, est devenue une forme exaltée du patriotisme. En Chine, la substitution de la République au vieil Empire (1912) a porté un coup très grave à la religion officielle. Depuis 1916, aucun sacrifice public n'a été offert au Ciel ; un kiosque de musique a été bâti dans l'enclos où se faisait le labourage printanier. Des écoles libres ont été fondées sous le vocable d'Auguste Comte. Mais si l'agnosticisme européen a gagné rapidement les classes cultivées, affranchies désormais de la terreur des examens où la religion officielle tenait une grande place, nul ne

peut dire quelles idées subsistent et s'agitent dans la masse profonde des populations rurales et urbaines. Il serait contraire à toute analogie historique que celles-ci passassent sans transition de la religion paysanne et ancestrale, qui est la vraie religion chinoise, à l'indifférence complète. Le taoïsme et le buddhisme d'une part, l'islamisme de l'autre, n'ont pas non plus dit en Chine leur dernier mot.

14. Si la décadence des religions de l'Inde ne s'est pas arrêtée, le mouvement nationaliste et antibritannique, qui s'y manifeste avec une force croissante, trouve un aliment dans le mysticisme, inséparable du tempérament indou. Un des premiers apôtres de cette cause du *svâradj* (self-gouvernement) fut la théosophe anglaise Annie Besant, née en 1847, élève de la Russe Héléne Blavatsky (voir p. 569), qui fonda et présida l'*Indian Home Rule League*. De vingt ans plus jeune, l'agitateur Mohandas Karamchand Gandhi est un ascète auquel le vulgaire attribue même des pouvoirs surnaturels ; les enseignements de la *Bâghavatgita* (révélation du Seigneur, poème mystique et moral inséré au chant VI du *Mahâbharata*) s'allient dans son esprit à ceux du penseur russe Tolstoï (1828-1910), dont la « Lettre à un Hindou » (décembre 1908) contient le programme de non-coopération et de résistance passive qui, sous le nom de *Satyagraha*, devint le fonds de la politique de Gandhi depuis 1918. En 1920, il prêcha l'union des Indous et des Mahométans contre les Anglais et répudia, comme jadis Gautâma, la distinction des castes. Les violences de ses partisans, en contradiction avec sa doctrine

d'une force purement morale, l'ont compromis sans affaiblir son autorité. Le mouvement dont il est le chef a pour agents principaux des demi-lettrés, plus ou moins initiés à la science européenne, mais cultivée, pour se fortifier, ce qui reste de superstitions dans les basses classes, dont 6 p. 100 seulement savent lire et écrire (1911), alors que les Universités surpeuplées du Bengale inondent le pays de libres penseurs en quête d'emplois. La politique est plus intéressée que la religion à l'avenir de l'Inde, et c'est d'elle seule que cet avenir dépend.

15. Nous avons vu que les liens constitués par les nationalités et les langues l'emportent aujourd'hui sur les liens religieux; il y a donc comme un recul de l'universalisme, des idées de fraternité et de solidarité humaines. Mais comme l'universalisme et les sentiments élevés qu'il implique n'abdiquent pas, ils se développent à leur manière, ailleurs que sur le terrain religieux. La Société des Nations siégeant à Genève, le socialisme libéral et scientifique, même la troisième Internationale de Moscou, répondent, avec des intentions et des procédés très différents, à ces tendances. « Nous ne pouvons tolérer, écrivait un penseur catholique, que les socialistes érigent, en face de l'Église spirituelle des disciples du Christ, une autre église aspirant elle aussi à la catholicité. » C'est pourtant bien le spectacle auquel nous assistons. Après tant d'autres, la conception de l'Église se laïcise à son tour et promet un asile de paix et de justice au genre humain.

BIBLIOGRAPHIE (1)

- 1.—Caractère germanique et païen de la religion de guerre en Allemagne : *Rev. hist.*, CXXV, p. 130.
 - 3.—Bellucci, *Folklore di guerra*, 1920.
 - 4.—Loisy, *Guerre et religion*, 1920; Anonyme, *Rev. de Paris*, 15 oct., 1918; E. Vercesi, *Il Vaticano e la guerra*, 1925; F. Girerd, *L'Espagne pendant la guerre* (*Rev. du clergé*, fév. 1917).—Textes et documents sur la papauté et la guerre : S. R., *Cultes*, V., p. 388 et suiv.
 - 6.—L'ouvrage capital est celui de R. S. Baker, *W. Wilson and World Settlement*, 3 vol., 1923.
 - 7.—Art. *Church History* dans le Supplém. de l'*Encycl. Brit.* (1923).
 - 8.—F. Haase, *Die religiöse Psyche des russischen Volkes*, 1921 (cf. *Rev. crit.*, 1922, p. 168); Marc Slonim, *Le bolchevisme*, 1921; Sarolea, *Soviet Russia*, 1924. Persécution des Églises en Russie : *Mercur de France*, 15 mai 1923. Alliance avec les nationalistes turcs : *Corresp. d'Orient*, 1923, p. 114.
 - 9.—Bareilles, *Les Turcs*, 1919; L. Ischudi, *Das Chalifat*, 1926. Incendie de Smyrne : *Rev. crit.*, 1923, p. 186. La meilleure source est la *Correspondance d'Orient* (périodique).
 - 10.—Témoignage de Lipsius, *Rev. crit.*, 1920, p. 117; républiques du Caucase, *ibid.*, 1920, p. 74, 364. Voir l'art. *Armenia* dans le Supplém. de l'*Encycl. Brit.* (1923).
 - 11-12.—Marc Vichniac, *La protection du droit des minorités*, 1922; Th. Ruysen, *La renaissance de l'antisémitisme*, 1923. En Hongrie, *Rev. crit.*, 1923, p. 187. Faux protocoles, *ibid.*, 1921, p. 131; *Paix et Droit*, sept. 1921.
 - 13.—M. Granet, *La religion des Chinois*, 1922. Sur le mouvement taoïste (*Union des doctrines ancestrales*, 1920), voir *Mercur*, 15 oct. 1926, p. 488.
 - 14.—Art. *Besant, Gandhi et India* dans le Supplém. de l'*Encycl. Brit.* (1923).
 - 15.—*Le Sillon*, 25 mars 1909 (Marc Sangnier).
-

Je crains aujourd'hui d'avoir trop concédé au scepticisme. Les Romains ont pu, en crucifiant Jésus, qui aurait lui-même cité sur la croix le début du Psaume XXII (Mc. 15, 34), induire ses fidèles à lui appliquer d'autres versets de ce chant obscur, puis maints autres versets crus prophétiques de l'Ancien Testament. Ainsi l'on pourrait dire que la légende de Jésus fut comme attachée aux clous historiques de la croix.

L'histoire même de la crucifixion apparaît dans une lumière nouvelle s'il faut tenir compte d'un passage important du texte slave, antérieur au XI^e siècle, de la *Guerre des Juifs* de Josèphe, traduite, on ne sait quand ni par qui, en vieux russe. Débarrassé d'interpolations chrétiennes évidentes (1), ce passage peut se résumer ainsi. Jésus prêche et fait des miracles; il s'oppose en bien des choses à la loi juive, mais s'abstient de violences et n'est influent que par sa parole et ses prestiges. Une foule le suit, espérant qu'il délivrera les Juifs du joug des Romains; 150 esclaves et un peuple nombreux l'entourent sur le Mont des Oliviers, en face de Jérusalem, où il opère des guérisons. Un jour, ils le pressent d'entrer avec eux dans la ville, de tuer les soldats romains et de se proclamer roi des Juifs. Les grands-prêtres, instruits de cette agitation, la dénoncent à Pilate, craignant que le châtimeur ne retombe sur eux. Là dessus, Pilate envoie des troupes qui massacrent beaucoup d'hommes du bas peuple et conduisent devant lui le thaumaturge. Les Romains le font juger et « suivant leur usage ancestral » le condamnent à la croix.

Ce récit écourté permet d'expliquer, comme des incidents révolutionnaires (ce qui avait déjà été proposé), l'entrée triomphale de Jésus à Jérusalem (Mc. 11, 9), les violences exercées dans le Temple contre les marchands (11, 15), la trahison d'un disciple lorsque Jésus est obligé de se cacher, à l'arrivée des renforts romains, la phrase inintelligible de Luc (16, 13, 1-5) sur la tour qui s'écroule en écrasant des Galiléens. Qu'il y ait eu sédition violente, c'est ce que semblent prouver non seulement le verset de Marc (15, 7) sur Barabbas « qui avait commis un meurtre dans la sédition », mais un passage de Jean d'Antioche, écrit vers 600 : « Sous le règne de Tibère, les Juifs entrèrent en masse à Jérusalem et y soulevèrent une émeute en blasphémant contre Dieu (Zeus?) et l'empereur; mais les mutins furent maîtrisés pendant la nuit et Jésus livré au procureur (2) ». Les Évangiles, écrits, comme les Actes, avec le parti-pris de ne pas indisposer les Romains, mais d'indisposer ceux-ci contre les Juifs, ont supprimé le plus possible, non sans en laisser subsister quelques indices, les souvenirs du soulèvement populaire, politique et social; bien plus, ils ont fait dire à Jésus que son royaume n'était pas de ce monde et *Rendez à César ce qui est à César*.

Ainsi s'avère, une fois de plus, le peu de la valeur historique de ces documents, où, comme l'a démontré récemment M. Isidore

Lévy (1926), beaucoup d'éléments de la légende de Pythagore sont entrés dans la trame du récit; mais il ne faut pas les considérer comme imaginés de toutes pièces, et la thèse de Benj. Smith, Drews, Couchoud, etc. (p. 339) reste un paradoxe. Ce qui est impossible, c'est de dégager l'histoire de la légende; mais on ne peut nier qu'il n'y ait un fondement historique, si ténu soit-il, à cette dernière et définitive incarnation d'une des plus vieilles croyances de l'humanité, née peut-être du totémisme préhistorique, celle du dieu paraissant comme Osiris au milieu des hommes, mourant et ressuscitant pour le salut de tous.
— Décembre 1927.

(1) Par R. Eisler, voir *Rev. hist. rel.*, 1927, p. 1; *Rev. archéol.*, 1926, I, p. 325. Le texte, non purgé d'interpolations, avait été publié en 1906.

(1) *Fragm. histor. græc.*, Didot t. IV, p. 511,

COULOMMIERS
Imprimerie E. DESSAINT 6-28.

